

MONDE D'APPARTS
Musée éphémère Garges-lès-Gonesse
2009 - 2010

Edito du Maire

Au-delà de la richesse du talent de ceux qui sont intervenus dans l'élaboration du musée, le projet possédait un supplément d'âme essentiel : Celui de mettre en scène la mémoire du quartier des Doucettes.

Cette mémoire s'est construite à partir de l'histoire urbaine du quartier mais aussi et surtout des parcours de vie des individus qui le constituent.

D'un point de vue urbain, les photos exposées ont permis de mettre en perspective plus de 60 ans de vie urbaine depuis le bidonville jusqu'au projet de rénovation aujourd'hui en cours de réalisation.

Ce moment de recul sur l'histoire du quartier était, je crois, un temps important et utile pour accompagner la nouvelle étape que constitue le projet de rénovation urbaine qui m'inspire une très grande satisfaction personnelle.

Mais cette mémoire est surtout riche de parcours individuels intimement liés au quartier.

C'est sans conteste cet aspect du projet de musée éphémère que je retiens d'autant plus que mon histoire personnelle est fortement liée au quartier des Doucettes.

J'ai aménagé 11 rue du Tiers Pot en septembre 1975 à quelques pas de l'immeuble qui a accueilli le projet.

L'histoire du quartier relatée est donc également la mienne faite des étapes marquantes de son développement mais aussi de petits moments de vie et du souvenir des personnes côtoyées. J'ai quitté le quartier il y a quelques années parce que mes revenus m'appelaient à laisser mon logement social à une famille en attente de logement mais je reste très attaché au quartier des Doucettes et j'apprécie beaucoup de m'y rendre régulièrement.

La force du projet « Mondes d'apparts » a résulté de cette conjonction entre l'histoire urbaine du grand ensemble et l'aventure humaine que recèle l'histoire du quartier.

Les différents artistes, jeunes et moins jeunes, ont su avec énormément de talent et de sensibilité illustrer cette richesse.

Je tiens particulièrement à les en remercier, c'est un formidable témoignage de leur attachement à leur quartier et à leur ville.

Maurice LEFÈVRE
Maire de Garges-lès-Gonesse



Garges-lès-Gonesse, située à 13 km de Paris est une ville de banlieue d'urbanisation récente avec un fort taux de jeunesse et une rotation importante de sa population d'environ 40 000 habitants (en 2009).

Le quartier des Doucettes est un de ces grands ensembles collectifs construits dans les années 60-70 dans une ville constituée à plus de 87% de logements collectifs dont 53% de logements sociaux et 34% de grandes copropriétés en majorité en difficulté.

La ville s'appuie sur un projet de rénovation urbaine contractualisé avec l'ANRU en 2005 et 2006. Ce projet concerne trois quartiers : la Muette, Dame Blanche Ouest et les Doucettes Une démarche globale de revalorisation et de renouvellement urbain sur l'ensemble du territoire municipal est ainsi engagée, avec une forte volonté de transformer et valoriser les grands ensembles, pour en faire des quartiers comme les autres.

Ainsi le projet de rénovation urbaine prévoit la création de logements en accession à la propriété, à loyer intermédiaire, de nouveaux équipements publics (crèche, salle associative, agrandissement d'école et du centre social associatif), de nouveaux espaces urbains aménagés, le désenclavement du quartier.

Frédéric Meynard et Alwine Lepage

Accompagner les opérations de démolition que comportent les projets de rénovation urbaine n'est pas chose simple. En dépit de la promesse d'un quartier rénové que comporte le projet urbain des Doucettes, le temps de la démolition reste un moment difficile. Comment greffer sur cette étape délicate de l'histoire du quartier une aventure collective et partagée ? La réponse est venue de Bretagne, plus précisément du quartier de Kervéanec à Lorient. C'est au siège de l'ANRU à Paris en 2008 que j'ai rencontré une partie des habitants acteurs du musée éphémère de Kervéanec venus témoigner de leur projet.

L'idée était très forte et formidablement adaptée à la nécessité de laisser toute la place possible aux projets collectifs permettant l'expression de la parole, de la mémoire : l'appropriation progressive du projet de transformation du quartier.

« Mondes d'apparts » s'ajoute à de nombreuses initiatives portées au sein du projet urbain et autour du projet par les associations des Doucettes et le centre social associatif du quartier.

Il a pris toute sa place dans une période charnière du changement urbain en cours : la plus dense en matière de chantiers et de réalisations physiques depuis

le lancement de la rénovation des Doucettes mi- 2006.

A titre personnel le projet m'a permis en tant que « gardien de musée amateur » les samedis des mois de mai à juin 2010 de discuter avec les habitants des Doucettes assez simplement. Ces échanges m'ont beaucoup appris sur le quartier, son histoire et le point de vue des habitants sur le projet en cours.

Le Musée a été indirectement pour les techniciens de la Mairie impliqués un véritable support de concertation et l'occasion d'approfondir le lien aux habitants des Doucettes et la connaissance du grand ensemble.

Ce lieu détourné de son usage à été un lieu de vie, de partage, de rencontre, ouvert à l'ensemble du quartier et plus largement à l'ensemble de la ville.

Il a formidablement rempli toutes les attentes et espoirs que l'on avait mis au départ du projet.

Frédéric MEYNARD,
Directeur du développement

En tant qu'agent de développement local, j'interviens sur l'aspect social d'accompagnement du projet de rénovation urbaine.

Lorsque mon responsable Frédéric Meynard m'a présenté l'expérience de

musée éphémère de Lorient et m'a proposé de réaliser un projet similaire à Garges pour accompagner les démolitions du quartier, j'ai accepté sans me soucier ni mesurer l'ampleur de la tâche et la beauté du résultat.

À l'évidence, je ne pouvais m'occuper de la direction artistique. Nous avons alors choisi Virgnie Loisel de l'association Double Face pour son savoir-faire. Pour ma part j'avais en charge toute la logistique, le financement du projet, le lien avec les services municipaux, ainsi qu'avec le bailleur Logirep qui a fortement participé. Logirep a mis à disposition les logements, a financé certains travaux et les ouvriers se sont investis dans le projet en mettant à profit leurs compétences.

Nous sommes partis avec grand enthousiasme dans le projet mais nous avons rapidement rencontré plusieurs difficultés.

Au moment où le projet a débuté aucun immeuble voué à la démolition n'était encore libéré de tous ces logements. Les artistes ont commencé à investir les lieux alors même que des habitants étaient encore présents. Nous avons d'ailleurs dû à plusieurs reprises repousser le jour de l'inauguration car il était impensable d'ouvrir un musée alors que des habitants étaient encore présents.

Nous n'avions pas non plus au départ anticipé tous les travaux de sécurité nécessaires lorsqu'un immeuble est classé en ERP (Etablissement Recevant du Public) et leur coût. Je tiens d'ailleurs à remercier le Centre Technique Municipal qui a pu répondre à toutes nos demandes d'interventions, même les plus incongrues, émanant des artistes. Sans leur aide le musée n'aurait pu voir le jour.

Même s'il a fallu mettre la main à la pâte pour débarrasser les meubles laissés par les locataires, nettoyer, acheter le matériel, voir peindre jusqu'à la dernière minute avant l'ouverture, je garde de précieux souvenirs de cette aventure.

La plus belle récompense est de découvrir l'émotion des visiteurs. Les visages souriant et parfois émus qui découvrent tant de talents Gargeois, les anciens du quartier dont les souvenirs remontent à la surface dans la Salle des Archives et les enfants qui n'imaginaient pas champs et bidonvilles à l'origine de leur quartier.

Alwine Lepage
Agent de développement



Escaliers
Max dit Espion



95
EAST

LE
MONDE
D'APPARTIEN

Visite guidée

Voici une visite guidée qui va accompagner les images des «Mondes d'Apparts» inspirée des nombreuses visites qui se déroulent au musée éphémère de mai à juillet 2010,

Par Virginie Loisel, directrice artistique du musée accompagnée d'Adília Ribeiro, habitante du quartier, bénévole et pilier du projet.

L'origine de l'histoire

Virginie Loisel - Je suis responsable chargée de projets à l'association Double Face. C'est une association que j'ai fondée parce que je connais Garges depuis 12 ans, ce qui m'a permis de m'impliquer dans différents projets liés aux arts plastiques, notamment des ateliers artistiques. Je suis plasticienne, formée aux beaux-arts mais n'ayant pas fait le choix de devenir artiste à part entière, enfin avec le choix de vie que cela suppose, mais plutôt de créer des projets avec d'autres...

Cette idée de musée éphémère, est donc celle de Frédéric Meynard, directeur du développement; il a eu vent d'une expérience réalisée en 2008 dans le contexte de l'ANRU, dans une banlieue de Lorient qui s'appelle Kervénanec. Cette expérience a fait parler d'elle et a séduit d'autres municipalités. Jean Charles Legouzouguec, Directeur de l'action culturelle et de l'animation urbaine (Dacau) m'a demandé si je voulais assurer le «commissariat» de ce musée.

Le projet gargeois est très différent que celui des bretons qui avaient plutôt mis l'accent sur : « Qui que vous soyez, exprimez-vous, la démolition, les parpaings, c'est pas beau, alors venez faire la fête avec nous et venez

mettre des couleurs et de la chaleur ! ».

La Mairie de Garges, souhaitait au départ quelque chose qui reflète la diversité des habitants de Garges, un regard un peu «ethnologique»... quant à moi, j'ai décidé de partir de l'âme du lieu, de sa mémoire...

Mémoire du lieu

Faire un hommage me paraissait très important, dans le cadre de la rénovation urbaine du quartier; les habitants ont été délogés puis relogés généralement dans des tours voisines. C'est ça qui était particulier dans ce projet. On s'est retrouvés dans des appartements où il y avait encore des peluches, des chaussures, des objets intimes. Je trouvais que pour trouver une légitimité, on devait se pencher sur ce qui se passait, se laisser imprégner par ce qui est entre ces murs. C'est-à-dire qu'il y a de la douleur, de la gravité, du tragique, je ne voyais pas une autre manière de l'aborder. J'avais envie de réfléchir à tout ça avec des artistes. Et évidemment, les artistes, ont été inspirés par cette question du deuil, soit en tant qu'absence inquiétante, une dimension sacrée ou comme une forme de nostalgie. Comment évoquer la mémoire des lieux tout en rendant hommage à ceux qui sont partis ? Certaines personnes que j'ai sollicitées n'ont pas voulu participer au projet à cause de cette dimension qu'ils trouvaient ambiguë. C'était en effet, un risque à prendre ! Pour rencontrer des artistes, à Garges, c'était du bouche à oreille et puis j'ai un pied à l'école municipale d'art en tant que professeur où j'assure quelques heures hebdomadaires, donc je connaissais des plasticiens, et des gens qui s'intéressaient en tant qu'amateurs à l'art. Mais pas seulement, j'ai rencontré des gens dans la rue, dans le quartier, en parlant comme ça. Ces habitants ne connaissaient rien à l'art et je trouvais que c'était intéressant de les embarquer aussi dans l'histoire.



Les acteurs

Donc il y a eu des artistes de tous poils, amateurs, collectifs issus de structures comme une crèche, un centre social, l'école d'art plastique, les centres de loisirs, des associations et le collège Henri wallon, avec la SEGPA . Ces adolescents sont venus dans le cadre de l'atelier peinture en bâtiment avec leur professeur José Salada. Ils sont venus faire le travail de fond, comme peindre les murs en blanc. Ils ont mouillé leur chemise aussi pour le musée.

Des associations ont également participé, par exemple « Le tissu de la mémoire », des personnes y confectionnent des créations à partir de tissus de récupération. Ce lieu était donc ouvert de mai à juillet 2010. Tous les samedis après-midi les gens sont venus en semaine les groupes scolaires, associatifs ou même particuliers pouvaient s'inscrire auprès de l'école d'art plastique pour venir visiter avec un guide.

Voici les six appartements, deux au RDC, 1er et 2eme étage. Chacun d'eux porte un sens, un message différent et regroupe plusieurs artistes.

On va commencer cette ultime visite !



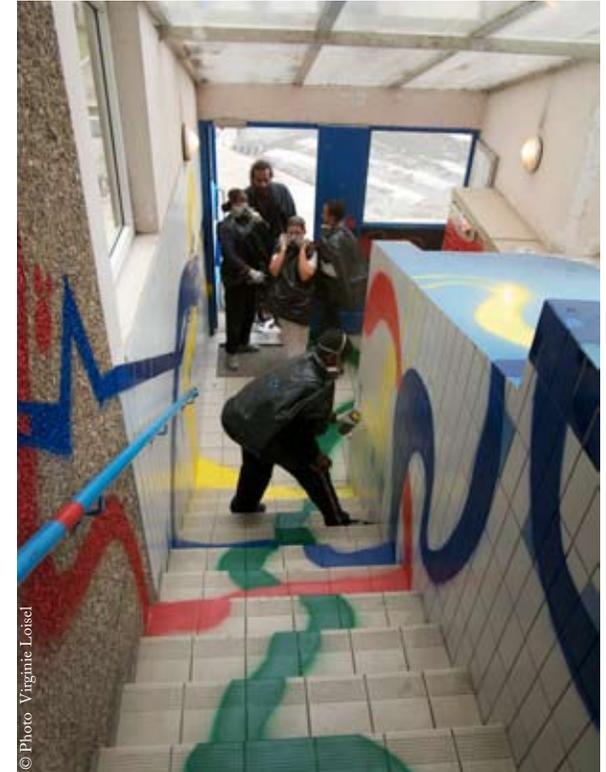
Ce projet à Garges, c'est un challenge mais aussi une ouverture artistique car mon implication a pour objectif principal de donner à voir le potentiel graphique et culturel des banlieues, trop souvent fustigées et délaissées. La démarche s'adresse à un public de la ville et du quartier des Doucettes et peut lui permettre d'avoir une visibilité autre que celle plus courante des tags, donner envie d'avoir envie fait aussi partie de mes ambitions...

Tous pour l'art et l'art pour tous !

Max Bilal dit Espion



Escaliers RDC et 1^{er} Étage
Espion et des collégiens d'Henri Wallon
 Assaut de couleurs dans le musée



Pour l'entrée du musée, j'ai proposé à Espion, un graffeur qui collaborait avec la jeune décoratrice Hind Ayadi dans un salon au premier étage d'initier un groupe de jeunes du quartier à la fresque, à la pratique de la bombe et des couleurs. Dans cet escalier, il y avait toujours des jeunes assis là qui occupaient le terrain et marquaient le territoire à leur manière, ils laissaient des débris et urinaient fréquemment dans les lieux. Je me suis dit qu'il fallait les associer au projet puisqu'il étaient déjà là mais j'ai l'impression qu'ils avaient envie d'intervenir. à leur manière et il n'ont pas répondu à mon appel. Par contre l'atelier graff a intéressé le collège Henri Wallon qui est juste en face du musée. Un petit groupe s'est formé et Espion les a initiés durant quelques séances.

RDC Gauche

« Nuit et Lumière »

Au RDC gauche on a un espace assez sombre, grave et un peu angoissant pour démarrer la visite.

Nuit et lumière c'est un titre que j'ai adapté aux deux artistes installés ici qui sont les deux derniers venus dans les apparts. Ce titre évoque d'abord les inquiétudes de ces jeunes hommes mais aussi leurs espoirs. Ils ont presque le même âge, cependant ils n'ont rien à voir l'un avec l'autre ni dans leur personne ni en tant qu'artiste.

Voici donc Ernst, le tout dernier arrivé qui a fait cette sculpture à partir d'objets du quotidien et cette grande peinture acrylique. Ernst est un garçon d'origine haïtienne, je l'avais déjà rencontré dans le cadre de l'école municipale d'art plastique où il était élève. J'avais même eu l'occasion de réaliser un portrait vidéo pour une exposition au centre culturel Lino Ventura qui présentait de jeunes futurs artistes de l'école.

Ernst est arrivé en France à l'âge de 12 ans pour retrouver sa mère partie dix ans auparavant de Port au Prince. Voici une légende, un texte, j'ai essayé de traduire ses pensées. Et c'est aussi ça, mon rôle, essayer de traduire des visions. Certains maîtrisaient la forme mais ne maîtrisaient pas forcément le discours, et d'autres qui savaient ce qu'il voulaient dire mais ne sa-

vaient pas comment l'exprimer. Ernst est arrivé tardivement, c'est pour ça qu'on a posé ses œuvres au dernier moment. Lui, c'est un des rares qui n'a pas réfléchi la dimension de l'espace c'est pour ça que du coup on s'est servi de ce lieu pour se poser, discuter, accueillir les groupes. Mais la peinture et la sculpture, il les a faites ici, in situ, au 3ème étage dans l'appartement qui servait d'accueil.

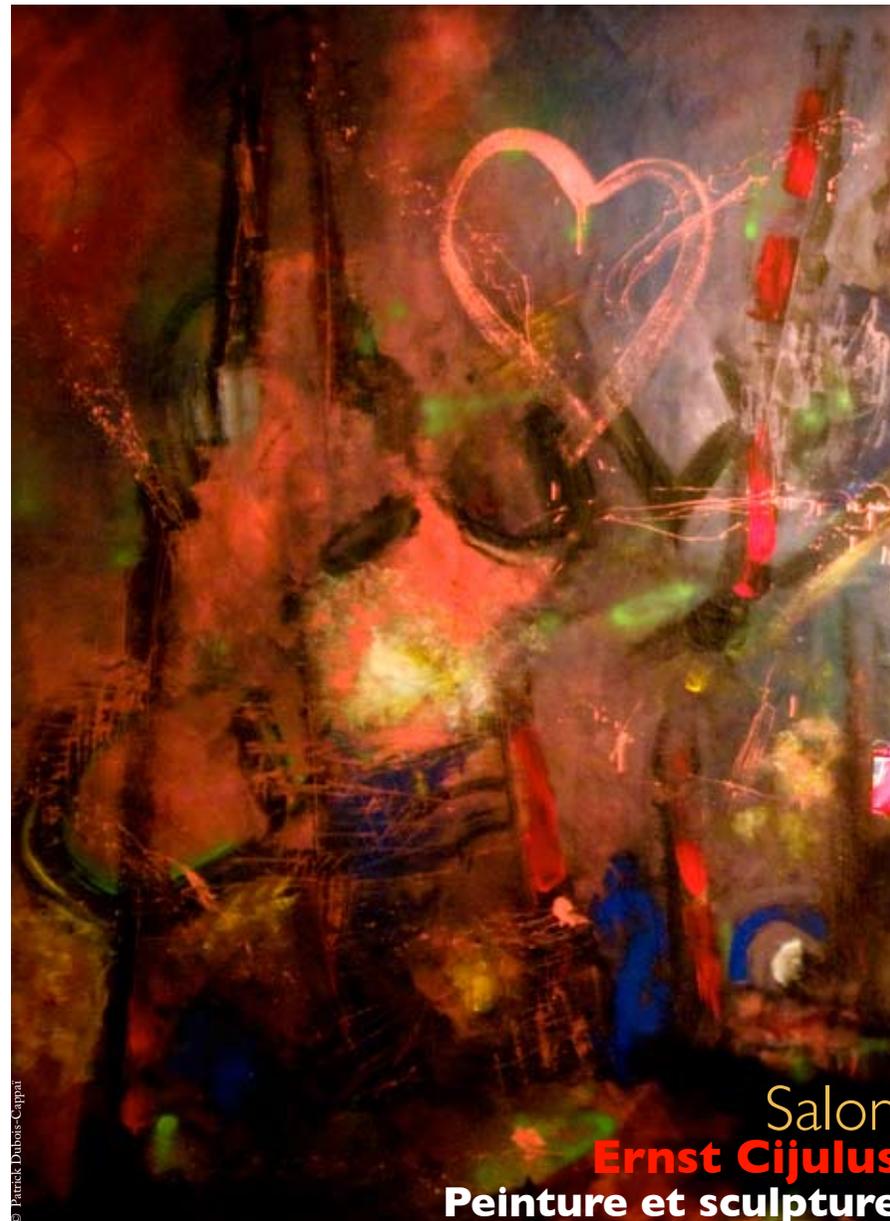
Dans la ville, il n'y a pas vraiment d'espace, de lieu d'expression pour les artistes. Ce projet le souligne encore davantage.

On a donné à Ernst de la toile des matériaux que chacun a récupéré, les habitants, les artistes et il a tout fait sur place.



© Patrick Dubois-Cappat

*Ma peinture est
l'expression
d'émotions
comme la lumière ou
la nuit,
le paysage de la ville.
le va et vient, les
amours,
des aventures
là où il y a de la
lumière*
Ernst Cijulus



© Patrick Dubois-Cappat

Salon
Ernst Cijulus
Peinture et sculpture



« La société face à elle-même »

Cette sculpture est l'expression de la société face à elle-même : Abondance des médias, consommation industrielle, elle singe la relation de l'homme avec ces objets.

Peut-on continuer à vivre dans un monde où la préoccupation de l'homme dit "moderne" est reliée avec ces objets comme si c'était la solution du bien-être ?

Ma sculpture donne l'image de l'homme désirant se libérer de ces contraintes mais qui reste malgré lui dépendant cette apparence offre aussi une représentation rituelle de l'homme, comme un défi à l'organisation du monde

Ernst Cijulus





Chambres, salle de bain, WC, couloir

Heartiste
Couloir



VL : *Nuit et lumière* c'est aussi Heartiste, il ne tient pas à être reconnu physiquement, et il ne veut pas qu'on reconnaisse son patronyme. C'est lui qui a fait Martin Luther King dans les escaliers, il a 27 ans, il est venu me rencontrer un jour avec une pochette sous le bras, jusque là il travaillait surtout sur commandes, réalisait un travail au pochoir à partir de personnalités, de gens connus, qu'il reproduisait dans divers lieux. Il est arrivé avec Martin Luther King, Sœur Emmanuelle l'abbé Pierre et proposait de faire des mises en scènes

avec ces figures, délivrer un message de paix et d'amour. Je lui ai proposé de mettre en scène d'autres personnages moins connus, qui appartiennent à son univers personnel. On est dans un appartement, on est dans quelque chose d'intime. Qu'est-ce qu'il pourrait donner à voir à des visiteurs de sa vie à travers ce message de paix qu'il veut donner ?

Il a tout de suite été réceptif. Ça l'a même un peu ébranlé, parce qu'il n'avait apparemment pas beaucoup eu l'occasion de se poser des questions sur lui-même, on ne lui avait jamais dit de réaliser quelque chose de personnel !

Adilia Dias Ribeiro qui est habitante du quartier, bienveillante et mon bras droit dans ce projet, est arrivée à ce moment là. Elle a écouté notre conversation et lui a lu un de ses poèmes. Ce poème correspondait intimement à des événements personnels, ce qui l'a beaucoup ému.

Adilia Dias Ribeiro : ...je me souvenais du poème en entier, c'est « Frère de cœur » que j'ai écrit pendant les tristes événements de Villiers-le-Bel :

**« Frère de cœur, n'ai pas peur.
Tu avances dans la nuit en silence et sans bruit.
Il paraît que tu étais là, cette nuit-là, tu passais par-là.
Mais déjà oubliés, sur le carreau on va rester.
Payer pourquoi ?
Comment maintenant ?
Essayons de nettoyer les plaies de maintenant et du passé.
Arrêtons de regarder notre nombril pour ne pas finir en péril.
Quand cité se bat contre cité, nous ne pouvons avancer.
Ouvrez les yeux c'est votre avenir, nous voulons compter sur vous pour un meilleur avenir.
Assis sur des charbons de bois, ne vois-tu pas mon ami passer par-là, que personne ne voit.
Autour de lui beaucoup de bruit, car le silence est pesant, et le silence est lourd.
Et aussi oubliés nos frères du passé.
Et après la routine va s'installer, cela va recommencer, cité contre cité.
On a peur pour nos enfants, c'est humain.
Une maman. »**

Et ça a été le délice.

VL : Ça m'a saisi, un ange est passé... Et effectivement, vous avez cette pièce, plutôt austère. Cette espace évoque le deuil d'une personne.

Quelqu'un a été tué il y a des années, il a conservé une grande douleur en lui et pour mondes d'appart, il a voulu le restituer ici... Il a souhaité rendre hommage à cet adolescent décédé qui est représenté par ce pochoir. C'était l'occasion de dévoiler un message de Martin Luther King : « Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères. Sinon nous allons tous mourir ensemble comme des idiots. »

ADR : Oui, parce que finalement il s'est rendu compte, que quand on est petit et qu'on perd quelqu'un comme ça, la vie est tellement précieuse, on se met à voir la vie autrement. C'est quelque chose de très violent mais en même temps c'est trop bête de gâcher sa vie et de perdre son temps. Voilà, ce sont des vies brisées.

VL : Je trouve aussi qu'il maîtrise bien le pochoir, il a une certaine précision des formes, ces fleurs de lotus, par exemple, c'est délicat. Je crois que ça l'a remué. D'ailleurs, il arrivait avec ses croquis, et on discutait. Ensuite il m'a dit : « Je ne te dis plus rien, j'y vais direct sur les murs ».

Et j'ai senti que là il avait sans doute une occasion de faire quelque chose de nouveau pour lui. Après, il y a eu une autre période. Il filmait, il élaborait des mises en scènes avec ses copains dans ce lieu, il s'est coupé des autres artistes de mondes d'appart avec son univers.

En même temps, moi ça m'a touché parce que je trouvais qu'il s'était « mis en danger » dans le sens d'un engagement, d'une vision. Mais sans doute que de l'extérieur, on ne pouvait plus trop avoir accès à lui.



© Photo Patrick Dibbois-Cappat

Je tiens à rendre hommage :

À nos chers disparus, je sais pourquoi certaines étoiles brillent plus que d'autres. Vous êtes à jamais gravés dans ma plume, je vous aime du plus profond de mon cœur.

À ma famille, à mes proches, à tous mes "Heartistes", merci pour le soutien et la force, vous êtes des gens ordonnaires aux yeux du monde mais à mes yeux vous êtes le monde entier.

À nos pères "braves", à nos mères "courageuses" qui ont trimé et tout quitté pour nous offrir une vie meilleure.

C'est votre exemple que je veux suivre. Aux habitants de cet appartement, de cet immeuble.

À tous les GARGEOIS, sans distinction d'âge, de sexe, de physique, de culture, de statut social ou de religion, de la barre d'immeuble aux pavillons.

Paix à vous tous mes frères et sœurs.

Dépêchez-vous de vous aimer.

La vie est courte certes, mais un sourire ne prend qu'une seconde.

Avant de changer le monde, il faut changer l'homme, mais avant de changer l'homme, il faut se changer soi-même.

N'attendez pas d'être parfait pour commencer quelque chose de bien.

Si la tâche vous semble trop grande ou que vous vous croyez trop insignifiant pour agir, essayez donc de dormir avec un moustique dans votre chambre !

Heartiste

L'ensemble de ces pièces à chaque fois délivre un message. Alors là, celle-ci, il défie les médias, la télé-réalité, les journalistes... Là, il règle ses comptes avec l'état de la planète, les déchets qui stagnent. Ici, avec la République, on peut lire ces définitions :

« Liberté, égalité, fraternité », aux côtés de la figure de Marianne ; et puis, « Été comme hiver dans la rue », par terre, comme un chien.



© Photo Arièle Szwajp



© Photo Arièle Szwajp

ADR : J'aime bien cette phrase :

« Quand le dernier arbre aura été abattu, quand la dernière rivière aura été empoisonnée, quand le dernier poisson aura été pêché, alors l'Homme seulement se rendra compte que l'argent ne se mange pas. » Geronimo.

LE
MONDE
EST
MON
PAYS

ARTISTE

Liberté (n.f)

La liberté est l'état d'une personne ou d'un peuple qui ne subit pas de contraintes, de soumissions, de servitudes exercées par une autre personne, par un pouvoir tyrannique ou par une puissance étrangère.
C'est aussi l'état d'une personne qui n'est ni prisonnière, ni sous la dépendance de quelqu'un.

Égalité (n.f)

L'égalité est l'état, la qualité de deux choses égales, ou ayant la même caractéristique.
Pour l'être humain, l'égalité est le principe que les hommes doivent être traités de la même manière, avec la même dignité, qu'ils disposent des mêmes droits et sont soumis aux mêmes devoirs.



La Cohabitation

VL : Nous n'avons pas choisi cet immeuble. Je me souviens de la réunion avec la mairie quand on a décidé le lieu du musée. En fait, ici, c'était d'abord l'immeuble où se trouvait la maison du projet, c'est-à-dire que c'était un bâtiment qui accueillait déjà les habitants dans le cadre de la rénovation urbaine, du relogement avec Alwine Lepage, agent de développement local à la Mairie.

Dans ce bâtiment, il y avait aussi la maison des associations au deuxième étage, qui accompagnait les habitants lors de permanences, c'était un lieu déjà un peu pu-



blic. Alwine a eu un rôle très important dans la mise en place logistique du musée, en faisant par exemple le lien avec les services techniques municipaux qui se sont, du coup, bien investis dans le musée.

Par contre quand on a démarré le projet, il y avait encore quelques locataires dans l'immeuble, trois familles.

Ce n'était pas évident de commencer à taper dans les murs, utiliser des bombes de peinture... Ça génère du bruit et des odeurs, et puis une ambiance particulière qui n'allait pas forcément avec des gens qui payent leur loyer, leurs charges. Mais

nous n'avons pas le choix : soit on acceptait ça, soit on ne faisait pas le musée. On a réfléchi, pas trop longtemps, et on s'est lancés sur la pointe des pieds. On a cohabité avec les locataires dans les appartements. Ça s'est plutôt bien passé.

La première chose que j'ai faite lorsque je suis arrivée, c'est d'aller voir les habitants de l'immeuble pour les informer de notre projet et surtout pour les sensibiliser, qu'ils aient envie de s'y associer.

Finalement une seule habitante du 13 rue du Tiers Pot a participé et pas des moindres ! C'est Adilia Dias Ribeiro qui a gran-

dit au 3ème étage, dans l'appartement qui est notre lieu de rencontre, atelier et bureau. Elle expose au deuxième étage dans l'espace titré *L'esprit dans les murs*.

Ici, cet appartement au Rez de chaussée, en face de *Nuit et lumière*, s'intitule *Proliférations*.

Il s'appelle comme ça parce que quand on m'a remis les clés des appartements, on me les a remises progressivement, et à chaque fois je devais entrer à tâtons dans des espaces abandonnés, sans lumière, parfois murés, quelquefois vides ou laissés

Proliférations

Cagibi de l'entrée : **Marie Claire Khalifa**

Salon : **Hassan Chouraki**

Chambre : **Florent Marc**

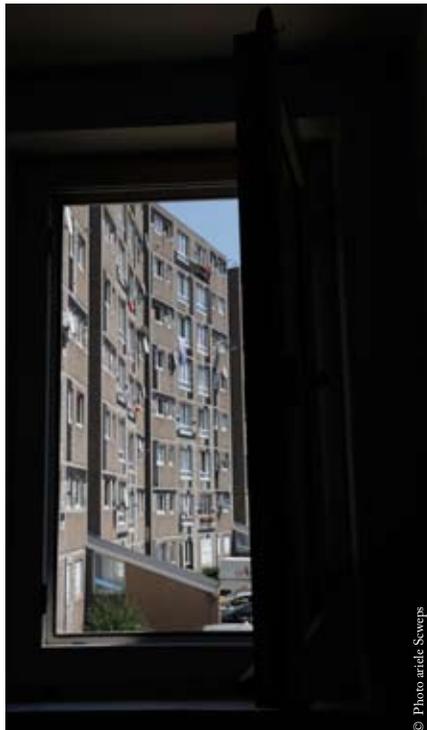
Salle de bain : **Anne Blaquart**

Petite chambre : **Veronique Ganhao**

Cuisine : **La crèche des Doucettes, Carole Ponthieu et Virginie Loisel**

en l'état avec des restes de meubles ou d'objets.

Alors, la première fois qu'on est entré dans celui-là, ça sentait pas très bon, c'était glauque. Et du coup, l'espace, les œuvres sont nés de cette atmosphère un peu étrange, énigmatique, voire angoissante.



© Photo art de Sweeps

Cette pièce est celle d'Hassan Chouraki. Ici, la nature prolifère, la nature, il y a quelque chose de souterrain aussi. c'est comme un terrier dans lequel on se réfugie, on s'isole.

L'indication que j'avais donné au début, c'était : « travailler en trois dimensions et essayer d'aller vers la poésie, de détourner les choses ». Et de travailler sur ce qu'inspire le lieu., son âme. Puis le métamorphoser. Cette pièce rejoint tout à fait ce dont je souhaitais- c'est un lieu où l'on bascule dans un autre espace temps.

Salon
Hassan Chouraki
Cheminement

RDC droite

Proliférations





Ma première idée était de dessiner sur les murs, au sol et au plafond, les silhouettes des personnes ayant vécu en ces lieux. J'ai ensuite pensé à la Chapelle Sixtine, à la fameuse fresque de Michel Ange, où dieu crée l'homme du bout du doigt. A l'instar de Michel Ange, mon bon dieu donnerait naissance au mouton, l'imaginaire collectif autour de cette animal colle si bien à l'homme : «brebis égarée», «brebis galeuse», «suivre comme un mouton» et tant d'autres images... Je pensais faire participer les gens, chacun dessinerait son mouton afin qu'ils soient tous différents, finir sur la note optimiste du symbole d'une société libérée du suivisme. Comme dans la bible, je décidais de suivre les étapes de création: «Au commencement, Dieu créa le ciel et la

terre»...

J'ai peint la végétation pour nourrir les moutons et le ciel pour y loger le bon dieu. Quelques mois après, la vie faisant, rien n'avancé. Dernièrement, lors d'une conversation téléphonique, je dessinais machinalement des oiseaux. Plus tard, en regardant mon gribouillage ornithologique, j'ai pensé aux pigeons qui, comme les hommes sur terre ou les poissons chats dans les eaux, devenaient les dernier habitants des airs. Je tenais là un nouveau projet, de quoi me redonner la foi. D'ailleurs, je n'étais pas à la hauteur du bon dieu, je décidais donc, d'imiter l'ancêtre Cro-Magnon et faire de cette pièce ma grotte préhistorique dans laquelle je représenterais la nature qui m'entoure, les dernières espèces, victorieuses du grand jeu de l'évolu-



tion. Je suis revenu sur le lieu du blasphème, bien décidé à en finir.

Mon ciel terminé j'ai peint les oiseaux, qui à mon goût, couvraient bien trop vite les couleurs, le temps apprécié à les étaler et le plaisir du geste. J'essuyais mes pinceaux sur une chaise qui finit par prendre les couleurs de la pièce. Amusé, je peignais quelques bouteilles de bières qui traînaient là. Et puis tout compte fait, je décidais de meubler cette pièce et tout recouvrir de couleur, de donner l'impression d'entrer dans un tableau, le tableau d'un vague souvenir qui au fil du temps donnerait la même matière, la même couleur aux objets. Ainsi, profiter jusqu'à la fin du plaisir du geste, et comme dans tous bons voyages, me vider la tête. L'important n'est pas le but mais le chemin.

Hassan Chouraki



Paroles de visiteurs

Je suis allée visiter le musée pas uniquement parce que mon frère y participait mais parce que j'ai voulu découvrir ce musée éphémère. Ma toute première impression quand je suis rentrée là-dedans, c'était un sentiment bizarre, un sentiment étrange que je n'ai pas pu définir au moment où j'ai quitté les lieux.

Quand on sort de là on est pris à la gorge, on ressort avec un sentiment de frustration et on se dit «il faut y retourner, j'ai pas tout compris, il faut que j'y retourne» j'y suis retournée quelques jours après et en y rencontrant aussi des personnes que je connaissais dans la ville et qui avaient le même sentiment que moi.

J'y suis retournée de façon, plus apaisée, plus sereine et j'ai pu beaucoup mieux apprécié chaque salle, chaque exposition, chaque étage, chaque interprétation : On en ressort pas indemne. Quand je dis indemne, on en ressort avec un passé que j'ai connu et dont j'étais nostalgique et avec un présent.

Notamment les pièces ou les endroits créés et réalisés par les jeunes, qui évoquaient ce présent, et une certaine vision du futur. Par exemple, cette salle noire où il y avait des télévisions, où tout était noir.

Comment nous, habitants, nous étions aliénés par la télévision, ce qu'elle peut colporter et entraîner dans la vie des personnes. Et puis il y avait cette salle toute verte et bleue qui donnait le sentiment d'une chapelle. Et d'autres souvenirs qui m'ont beaucoup parlé, c'est aussi les habitants qui ont évoqué leurs souvenirs dans lesquels je me retrouvais.

Quand je suis venue à Garges, il y a une cinquantaine d'années, les jardins ouvriers et quelques fermes existaient encore. Il y avait des champs immenses. Et, à travers l'exposition du potiron, du matériel de jardinage, j'ai retrouvé ce passé qui est encore vivant. Parce que dans cette ville, ce passé a été recouvert par le béton. Ces gens vivaient là, même s'ils habitaient un certain nombre de bidonvilles qui étaient à Garges-lès-Gonesse ou aux abords de la ville. Et moi-même, je dirais que

j'ai habité toute petite dans un bidonville. Le bidonville de Nanterre.

Quand on sort du bidonville de Nanterre, qu'on arrive à Garges-lès-Gonesse, qu'on se retrouve dans un bel appartement, un six pièces, c'est comme si je m'étais retrouvé dans un véritable château ! Voilà ! Six pièces, salle de bain, douche, cuisine, un superbe parquet, etc. Et il y avait du travail aussi à l'époque. Les hommes travaillaient. Très peu les femmes puisque c'était des femmes encore qui restaient au foyer, qui s'occupaient de leurs enfants.

À l'époque, nous avons habité le premier HLM. Dans notre immeuble, il y avait aussi bien des familles juives originaires d'Afrique du nord, que des familles franco-françaises, que des familles portugaises ou espagnoles. Mais on ne sentait pas le racisme ou la séparation de ces personnes. Elles se retrouvaient toutes en tant qu'immigrées. Et c'était ça la solidarité. On venait tous d'un ailleurs mais on se retrouvait dans le pays d'accueil qui était la France.

Quand une personne, par exemple, avait du mal à finir les fins de mois, elle pouvait très bien aller voir la voisine pour demander un prêt de cinquante ou de cent francs en attendant son salaire.

Il y avait très peu de refus sauf si la personne elle-même était dans une situation difficile. Voilà. On ne faisait pas appel à son banquier, c'était la voisine ou le voisin qui prêtait. Quand il y avait besoin de faire garder son enfant ça aussi je l'ai connu, on frappait d'abord chez la voisine.

Je me souviens de choses comme "Écoute, ton enfant c'est comme mon enfant, donc voilà, il va manger ce que nous mangerons à la maison etc."

Un autre souvenir c'est des familles juives pratiquantes qui ne pouvaient pas de par leur tradition religieuse, allumer le feu par exemple le samedi, bon ben il y avait des gens qui descendaient chez maman pour chauffer le biberon de leur enfant, etc.

Tout ça, c'est ce que j'appelle la solidarité, le partage. Aujourd'hui c'est une société beaucoup plus individua-

liste.

"Chacun chez soi et surtout ne venez pas me déranger".

« Dans ce musée, il y a cette notion de transmission des racines »

Dans ce musée, il y a cette notion de transmission des racines qui est fondamentale. Il y a un proverbe sénégalais qui dit : "Quand on ne sait pas où on va, on doit se souvenir d'où on vient". Quelle est notre histoire, quel est notre passé ? En ce qui me concerne, longtemps j'ai essayé de chercher à savoir qui j'étais. Maintenant je sais qui je suis. Et c'est grâce à mes grands-parents, à mes parents et aussi à toutes ces personnes que j'ai rencontrées ici dans la société d'accueil.

Ensuite, bien sûr, moi j'ai transmis autre chose à mes enfants. Petits ils me disaient parfois : mais nous sommes qui ? Nous sommes arabes, marocains, palestinien, Français ? Je disais : « vous êtes Français, après vous venez d'un père qui est palestinien, d'une mère qui est originaire du Maroc. Pour qu'ils comprennent tout cela, il a fallu les faire voyager dans ces mondes-là. Une fois qu'effectivement ils ont connu leurs grands-parents marocains, qu'ils ont connu leurs grands-parents palestiniens, d'autres restes de la famille qui se trouve un peu éparpillée dans le monde, ils ont eu, là-aussi des transmissions qui étaient très importantes.

Mes enfants aujourd'hui ont trouvé un équilibre. Ils savent qu'ils sont français mais qu'ils viennent aussi un peu d'autres cultures.

Je crois qu'ils sont des enfants équilibrés qui s'appuient sur une base solide. C'est ce qui manque, à mon avis, chez beaucoup d'enfants de parents étrangers, c'est ce manque de transmission.

Fathia Ibrahim,

médiatrice, Association Enfants de France,
Culture du Mondes, Garges-lès-Gonesse.



Cuisine

Carole Ponthieu et la crèche "Les Doucettes"

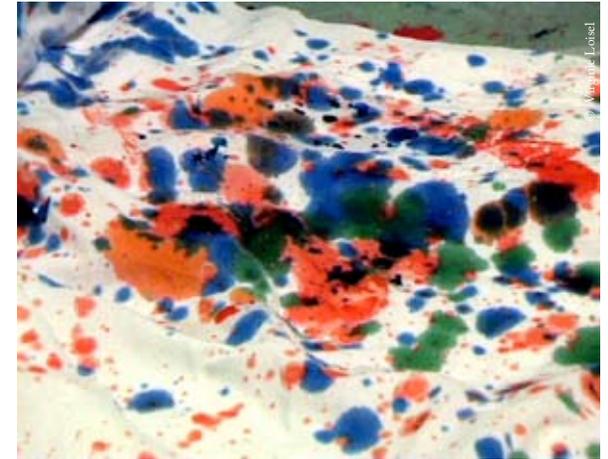
VL : Derrière le salon , voici la cuisine. cette pièce-là, c'est une collaboration avec une crèche, la mini crèche «Les Doucettes» juste à côté. Ce sont de très jeunes enfants qui sont venus travailler sur place. Ils ont étalé une grande bâche dans le salon d'Hassan et l'aventure a commencé...

Carole Ponthieu, l'artiste qui a encadré les enfants est une de mes collègue à l'école municipale d'art plastique. Elle a fait travailler les enfants au sol sur des draps. J'ai participé à ce travail en faisant un enregistrement vidéo de cette action et en le restituant sur un des murs de

la cuisine.

Les enfants étaient contents. ils ont utilisé des spatules, des dinettes en plastiques, des cuillères, des fourchettes... Sans la visibilité du processus je pense que le visiteur ne comprendrait pas ce qui s'est passé.

Ensuite Carole à installé l'ouvrage des enfants dans la petite cuisine, ils ont fait des traces sur les murs et sur le sol avec des dinettes imprégnées de peinture. Elle a ajouté la petite cuisinière en plastique et l'univers s'est posé.



“ Les enfants étaient contents. ils ont utilisé des spatules, des dinettes en plastiques, des cuillères, des fourchettes “



Mettre le couvert !

Les enfants de la mini crèche «Les Doucettes» ont participé à la collecte d'outils d'expérimentation comme des gobelets, assiettes, fourchettes, spatules, cuillères et bouteilles en plastiques. Ils ont «mis le couvert» en couleurs, empreintes posées, roulées, piquées, tournées en peinture acrylique sur une nappe.

Ensuite ils ont teint une seconde nappe par projection d'encres de couleur avec des bouteilles en plastiques percées ; puis ont «refait les murs» de la cuisine avec un dernier jeu d'empreintes d'objets.

Enfin ils ont transformé des assiettes, des gobelets en sculpture.

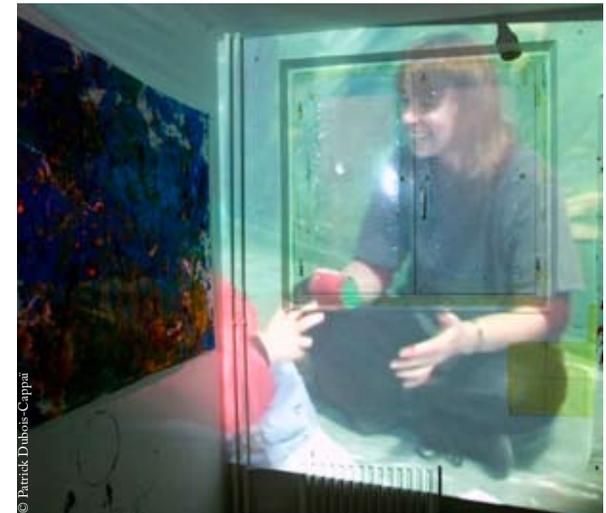
Cette action a permis aux enfants d'utiliser des objets inhabituels, d'expérimenter et d'explorer spontanément. Les enfants ont pu se mouvoir autour d'un espace «grand format», notamment en s'exprimant librement sur une nappe.

Ce projet est tout à fait en adéquation avec la volonté de la structure d'accueil d'ouvrir le lieu sur l'extérieur, il est venu alimenter la participation active des parents.

L'enfant de son côté s'est vu valorisé par le regard de son parent.

Le plaisir de la manipulation, de la découverte et l'expression des ressentis ont été le moteur de chacun de ces rendez vous.

Six enfants de la mini crèche «Les Doucettes» accompagnés de leur auxiliaire de puériculture, Chrystelle Bachelier, et soutenus par leurs parents encadrés par Carole Ponthieu, artiste intervenante.



élé la question...

PLUS
ON REGARDE
LA TÉLÉVISION
MOINS-ON
REGARDE

VOYELARISTE

SOUSSION

IRÉELLE

TOUJOURS

OMNIPRESENTE

ENVAHISSEMENT



INTRUSION

NOCIVE?

LABOTON

Chambre
Florent Marc
Parabole en 4D



*Une chambre froide, sombre,
murée.
Écran à la lumière. L'image
sombre et glaciale
d'un enfermement apparaît
L'image rit de l'être chagrin
un monde à part...
idée de créer un mur d'écrans
récoltés
dans nos rues et nos murs.
Donner une autre dimension.
Ecrans d'arrêt pour observer
un objet envahissant et ad-
dictif.
Téléportation*

Florent Marc

VL : En face nous avons une chambre un autre lieu en «sous-sol» dans une pénombre et dans lequel on entend ce son strident, répétitif, angoissant qui n'est autre que le générique bien connu du journal télévisé de TF1 manipulé, mixé, en une bande son qui tourne en boucle.

Dés qu'on entre le message est lisible. C'est l'oeuvre de Florent Marc, qui est venu avec Hassan du salon d'en face, qui travaille et vit à Garges aussi.

Manifestement l'image télévisée est considérée comme un occupant, un intru, ça prolifère généralement dans de nombreux foyers et ça remplit « le vide » des gens. C'est une forme d'angoisse. Là, les téléviseurs sont morts et mis au pilori, entassés comme des déchets.

ADR : Ce qu'il se passe, c'est que selon l'ambiance, l'état des lieux de l'appartement, les artistes ont laissé leur instinct faire le lien et cet appartement respirait l'enfermement, il était apocalyptique, et d'une noirceur...

VL- Il y a une communauté de frères pas très loin d'ici, ce sont des personnes qui vivent au sein du quartier et soutiennent les habitants. Surtout qu'historiquement il y a une communauté ibérique et donc plutôt catholique très importante. On en parlera tout à l'heure. Et lorsque Fère Nicolas est venu visiter le musée il était troublé lorsqu'il est entré dans cet appartement car il se souvenait de certains événements dramatiques du passé lorsqu'il venait visiter certaines familles.

ADR- Cet homme connaît tous les anciens Il a fait beaucoup de choses. Les murs ont renvoyé cette lourdeur.

VL : La prolifération, c'était ça. le côté sale, chacun y a mis un peu de ses angoisses, de ses troubles mais avec un certain humour un peu grinçant parfois. On est dans un espace théâtralisé mais qui reste très confidentiel, intime.



Petite Chambre
Véronique Ganaho
La chambre du petit

Quand Virginie m'a demandé d'écrire un texte sur notre travail à Mondes d'aparts, je me suis dit : "Aïe, aïe, aïe, que vais-je dire", et puis en réfléchissant un peu j'ai pensé qu'il fallait simplement expliquer les raisons de ma présence ici et comment l'aventure avait commencée.

Au départ je ne devais pas investir d'espace, juste donner un coup de main à mon ami Hassan, alors il m'a fait visiter l'appart et m'a informé de ce qui serait fait et par qui dans chacune des pièces.

En arrivant sur le seuil de la 2e chambre (celle d'enfant), il m'a dit, l'air de rien, :

"Bin il reste cette chambre de libre si ça te dit tu peux délirer dedans".

Prise au dépourvue je rentre dans la chambre, je n'avais pas du tout pensé à un projet personnel, et en me retournant je vois sur le mur ce cafard écrasé sur le papier peint saumon, et paf l'idée était partie de faire pleins de cafard qui envahiraient cette chambre d'enfant avec son liseret fleuri.

Décalage entre deux univers.

Il est certain que cette idée peut paraître glauque et déprimante ça fait aussi parti de l'impression ressentie en entrant dans cet appartement complètement muré sans lumière et au rdc. +Impression de claustrophobie et apocalyptique ou seul les cafards survivent dans ce monde d'enfant.

L'idée d'utiliser un lieu comme celui-ci est extraordinaire.

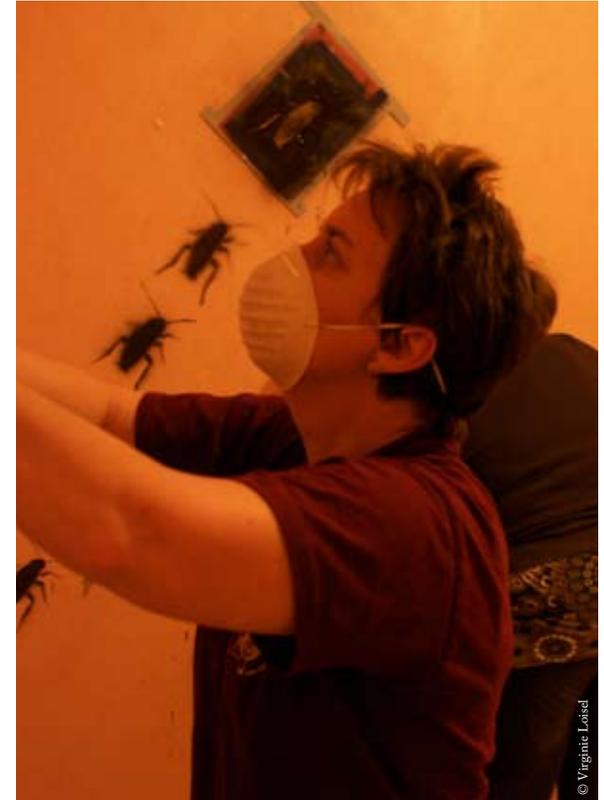
Chacun peut exprimer ses émotions, son ressenti et son expérience personnelle ; laisser libre court à son imagination créatrice sans limites et sans tabous et donner un dernier souffle de vie à ce lieu qui bientôt ne sera plus.

Merci pour ce projet plein d'ambition !

Véronique Ganhao



© Photo artèle - Sceneps



© Virginie Loised

VL : Voici «la chambre du petit», un univers qui tenaille beaucoup de visiteurs. C'est une atmosphère assez cinéma d'épouvante sourde, surnoise intérieure. Ça me fait penser un peu à Kubrick version Shining, une névrose qui dévore le personnage et qui ensevelit l'autre, et on est immergés peu à peu dans une vision qui nous encercle..

ADR : Ce qu'il y a de magnifique dans ce projet, c'est qu'on dit souvent : « Chut : les murs ont des oreilles ». Mais ici, les murs ont la mémoire du temps qui passe et ils ont l'âme de ceux qui font partie des fondations. Voilà, on a fait parler les murs et on a fait ressortir l'âme de l'être humain,

Salle de bain
Anne Blaquart
Murs partagés





VI : Voici la salle de bain qui est composée d'images à grande échelle de tout sorte de bestioles, micobes et bacteries. La prolifération, encore une fois prends des allures monstrueuses. Les créatures flottent, stagnent, s'installent, se développent de manière plutôt harmonieuse. C'est un paysage étrange, une ode à la nature.

Anne Blaquart est professeur d'appui au collège Henri Wallon, je l'ai rencontré dans le cadre d'un projet que nous avons mené ensemble dans le collège, Remue ménage. Sa participation au projet de mondes d'apparts lui a permis de passer de l'autre côté des murs, celui des habitants des Doucettes, le quartier de beaucoup de ses élèves. Elle a investi de manière inattendue un contexte professionnel jusque là plus lointain et a vécu dans ces murs jusque dans son sommeil.



Le cabinet de lecture

Cagibi : mot magique de l'enfance, pièce à trésor, pièce à secret, odeur particulière....

J'adore, je suis bibliothécaire, je passe ma vie entre les livres, les crayons et les pinceaux.

Je suis confrontée périodiquement, surtout au printemps et à l'automne, à des lecteurs mais le plus souvent non lecteurs qui pensent que la bibliothèque est le lieu où ils peuvent déposer tous les livres (j'ai même eu le bonheur de récupérer des catalogues La Redoute ou autre, et annuaire téléphonique) dont ils ne veulent plus car ils ne veulent surtout pas le jeter.

Grâce à « Mond'Appart » je rend un hommage à tous ces ouvrages que le lecteur lambda ne veut plus mais ne veut surtout pas jeter (un livre ça ne se jette pas) et qui termine sa vie la plupart du temps dans une décharge.

Hommage à tous ces romans lus ou non lus, juste achetés pour faire joli sur une étagère ou, heureusement pour certains lus et relus et même dévorés.

Marie Claire Khalifa



Paroles de visiteurs

J'ai visité le, rue du Tiers-Pot tout début juillet.

Les calicots sur la façade, dont les couleurs annonçaient « Mondes d'apparts ». Un musée éphémère... Devant la porte verrouillée de l'escalier, à quoi s'attendre ?

En bas, Heartiste, graphiste sombre, tendu entre les réalités de la violence de la rue et des médias et l'espoir d'une lutte pour plus d'égalité et de fraternité. Son univers envahit une pièce, puis une autre, encore une, aussi les chiottes, où s'accumulent les mensonges et les illusions. L'appartement d'en face, d'autres salles, d'autres créations, accumulation de livres abandonnés, chambre d'enfants envahie de cafards, télévisions muettes et menaçantes, salle de bains et ses moisissures. A l'étage, les gravats de la démolition, ce salon recouvert de pousière, les boîtes évoquant l'architecture des immeubles.

Puis les salles ensoleillées des destinations exotiques, salon du Maghreb, chambre du Sahel, pièce d'Asie du Sud-Est, plus faciles, mais où, paraît-il, les collégiens se sentaient si bien.

Au-dessus, tous les souvenirs du quartier, les photos en noir et blanc, le bidonville des Pieds Humides, où logeaient les ouvriers, les travailleurs qui ensuite ont construit les immeubles des Doucettes, qu'ils ont fini par habiter, avant de partir ailleurs pour certains...

Adilia, habitante du quartier de longue date, qui nous faisait visiter l'immeuble, connaissait tout le monde, le monsieur-là, dont les enfants....., et la famille-là, c'était les cousins de

Elle nous a lu les textes qu'elle avait

écrits, puis brodés, racontant des événements tragiques dont elle avait été témoin, dans son enfance au Portugal ou plus tard. Il y avait ces visages dans les bouteilles plastiques, les longues bandes de papier inscrites de phrases.

Je garde l'impression d'une richesse de propositions, par les différents supports utilisés, par une diversité dans l'exigence, entre artistes professionnels et amateurs, par la diversité des âges des participants, par la gravité ou, au contraire, la légèreté du propos, par la dureté des conditions de vie reflétées ou par le quotidien sans histoire. Finalement, c'est peut-être ça, la mémoire d'un quartier....

Guy Rousseau,
chargé de développement, communication et diffusion des projets. Collectif Fusion, Villiers-le-Bel.

La première fois que j'ai vu le musée au début alors qu'il n'y avait encore que quelques ébauches, je me suis dit : quel projet insensé ! Comment va-t-on pouvoir remplir l'espace et en faire un musée ?

Et c'était sans compter sur madame Loisel qui a le pouvoir de rassembler les artistes et surtout qui sait conduire les projets artistiques !

Les artistes ont vraiment su s'exprimer dans chacun des petits espaces qu'il y avait. Pour ces artistes la plupart amateurs, le fait de savoir que c'est éphémère permet de se libérer, sans avoir peur de gaspiller. Pour beaucoup, ça a été une découverte. Ça a été le musée-mémoire et je trouve que c'était formidable. Après chacun y a mis ses choses, on a les poupées barbies, toutes ces petites choses que les artistes ont voulu mettre en présence, toute cette partie qui concerne la collecte de souvenirs

qu'ils soient diffus ou bien précis. Et puis ensuite il y a tout le travail de mise en place de l'expression artistique qui était vraiment formidable. C'est le soir de l'ouverture, pendant la visite officielle que j'ai été bluffée, c'était extraordinaire. Entre le petit jardin dans l'appartement, les murs peints en rouge, cette liberté d'expression était étonnante.

J'ai été touchée par les photos des bidonvilles, on a du mal à imaginer qu'il n'y a pas si longtemps, cela a existé, on voit à travers les images que tout cela était aussi plutôt convivial. Moi j'y ai connu une infirmière qui venait soigner les gens.

Moi je suis arrivée à sarcelles en 69 et à garges en 73. Ce qui m'a attiré à Garges, c'est le premier centre commercial couvert avec des bâtiments au-dessus. C'était merveilleux ! J'adore la ville, je suis venue m'installer pour ça, j'ai vu construire la mairie puis la ville peu à peu, on a vu la ville se transformer parce que certaines personnes sont parties vivre un peu plus loin lorsqu'ont été construites ces petites maisons. Après on a vu des mouvements migratoires différents, j'ai vu ces migrations arriver à Garges et je suis toujours restée parce que je trouve que c'est enrichissant.

Dans cette période où l'on change le visage d'un quartier, c'est important de marquer ce qui avait existé, il y a eu des gens très heureux aux Doucettes. Les premiers qui sont arrivés dans ces appartements tous neufs, avec de la lumière, de l'eau avec un confort extraordinaire par rapport à ce qu'ils avaient vécu.

Quand on va aux Doucettes d'ailleurs, on sent cette cohésion, cet esprit de quartier, de petite ville de province.

Ce projet a permis à des jeunes et des moins jeunes de cohabiter. L'art permet

de toucher un large public.

C'est bien que tout le monde prenne conscience qu'il faut garder la mémoire. Pour l'instant, on emmagasine, on laisse un patrimoine, d'autres générations s'en saisiront. Garder le patrimoine c'est très important, surtout à un moment où Garges change énormément, toute sa physionomie va changer, elle s'adapte au monde moderne, il faut se souvenir de tout ce qu'il avait avant.

Liliane Gourmand,
Maire-adjoint de la Ville de Garges

J'ai fréquenté ces appartements pendant plus de trente ans. Aussi le projet de Virginie m'a-t-il laissé dubitatif, en ses débuts.

Comment évoquer la chair et le sang de ces lieux de vie, observateurs muets et résignés de mille peurs, joies, étreintes, violences, cris, rires ?

Les artistes, s'exposant à ces murs gorgés de vie, ont su -tels des papiers bwards- mettre au jour la mémoire de ces espaces et attirer à eux des souvenirs enfouis, des traces d'intimité encore palpitantes, des rencontres improbables que suggèrent les objets usuels de la vie quotidienne, et les mots posés sur les murs.

Et cet hommage aux femmes de ce quartier, épinglé doigt à doigt sur un vaste tissu. Hommage à ces matrices qui, contre toutes les usures, ont soutenu ces murs et leurs mémoires. Partout, les femmes portent nos mondes.

Frère Nicolas Capelle,
ex-missionnaire résident aux Doucettes

1er Gauche «Voyages»



Avec un art plutôt déco... voici des artistes qui ont choisi de raconter des contrées lointaines, qui sont leurs propres origines (Sénégal, vietnam, maghreb) ou de représenter un pays qui évoque le football (l'Espagne) ou encore de donner à voir des interprétations gustatives et poétiques d'enfants de Garges.



Voyages

Salon et deux chambres, wc :

Hind Ayadi, Many Phuong, Myriam Maxo, Espion et John

Petite chambre : **Stéphane Tastevin**

Cuisine : **Carole Ponthieu avec Claire Morere et avec Nathalie Bronner (cagibi)**

VL : Nous voici au premier étage, c'est un appartement qui s'appelle **Voyages**. On est un peu comme dans une agence de voyages, c'est une invitation à rêver.

Cet appartement est plutôt sur un mode déco. Il a été porté au départ par l'initiative de deux jeunes femmes décoratrices d'intérieur.

Elles ont investi le couloir, le salon, les wc et deux chambres, elles voulaient «customiser» les apparts. Ce sont les premières personnes que j'ai rencontré au début. Elles me sont apparues comme des gargeoises assez dynamiques, esprit d'indépendance, volonté de se montrer, de donner à voir leur travail. Tout au long du projet, ça n'était pas facile pour elles car il fallait bosser à côté, saisir les opportunités de jobs, d'expositions.

Elles ont eu du mal à envisager le musée dans sa globalité. Et pour cause, la gestation a duré un an ! Il semble que chacun a traversé une période complexe et chargée car les artistes ne se rencontraient pas malgré nos tentatives nos pots-apéros organisés par Alwine Lepage, Adilia Dias Ribeiro, Jonathan Lefevre et moi même, les noyaux durs du projet. On a eu l'impression que la mayonnaise n'allait pas prendre. Hind Ayadi et Myriam Maxo accompagnés de leurs amis, Manny Phuong et Espion étaient quant à eux, très impliqués au début. Puis se sont joint à elles Stéphane Tastevin, du service jeunesse de la ville et Nathalie Bronner, institutrice, Carole Ponthieu et Claire Morere, Plasticiennes se sont installées en cuisine. Finalement le musée a fini par prendre corps surtout entre mars et mai 2010, trois mois avant l'ouverture.

Cet appartement plaît beaucoup aux habitants parce qu'on s'y évade, on rêve, on fantasme d'un ailleurs. Après le rez-de chaussée qui frise l'épouvante, les visiteurs ont apprécié cet apaisement à travers une vision idyllique et pittoresque. Cette attirance pour l'« exotisme », ça revient constamment dans les représentations, les graphs, c'est peut-être lié à la nostalgie du pays idéalisé. Il y a une autoroute, là, elles ont appelé ça l'autoroute de la diversité.



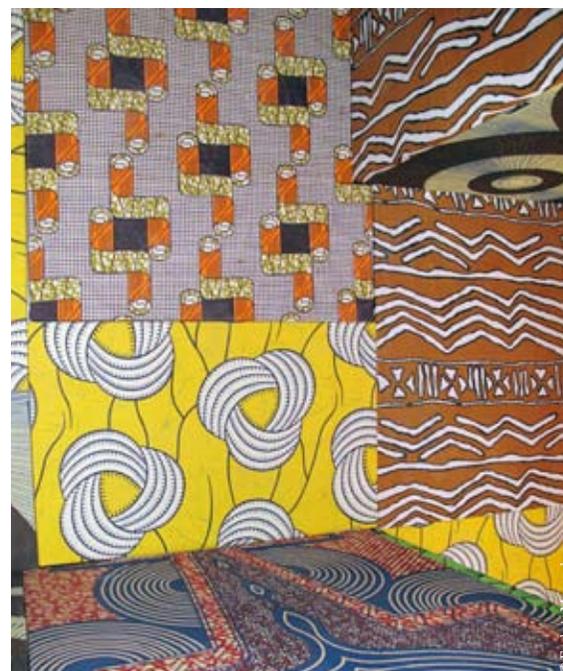
« Une bonne ambiance cosmopolite »

Cet appart reflète une bonne ambiance assez cosmopolite :
Sénégal, Asie, Espagne, et ici le Maroc.

J'ai imaginé cet espace de voyage pour raconter une partie de l'histoire de notre ville, où souvent, l'été les habitants prennent l'autoroute pour se rendre dans leurs pays d'origine.

Dans ce lieu, vous serez peut-être convié à prendre un thé à Ouarzazate près du désert aride et vous installer confortablement dans une tente typique bédouine, ornée de tapis berbères, de lampes en fer martelé, de darboukas spécialement importés de Marrakech.

Hind Ayadi



Je conçois de la décoration intérieure dans un esprit « ethnique contemporain ». Pour le musée éphémère, j'ai proposé une palette d'accessoires décoratifs pour une maison « ethnique chic ». Cubes, lampes, miroirs, et coussins. Pour mes créations, j'aime revisiter la tradition des tissus wax qui permettent des multitudes de combinaisons.

Myriam Maxo



Petite chambre
Manny Phuong
Asie

La diversité, l'Orient, l'Afrique, l'Asie,...

Quand j'ai visité le salon pour la première fois, j'ai trouvé des objets, un calendrier magrebin, un petit sablier asiatique, et une fresque très ethnique. Je me suis dit : « ça représente complètement les quartiers, c'est ça, la diversité, on a l'Orient, l'Afrique l'Asie ! Allez on part sur ça ! ». J'ai contacté Maxo, puis Manny. Une black et une asiatique, voilà ça va être le voyage. Les visiteurs ont voyagé ! Les couleurs l'odeur et la musique les emportaient ailleurs.

Ce musée montre un renouveau dans la cité, un côté positif des quartiers populaires, on entend toujours parler du côté négatif. Pour une fois, on en parle autrement et c'est super.

La banlieue n'est pas que la délinquance. Des artistes y vivent et sont généralement peu mis en valeur. Ce musée a permis de nous mettre en avant. Quand on est artiste de banlieue, on est mis dans une case. Je pense que le pire, c'est que nous-même on se met des barrières à cause de cette étiquette de banlieusards qui nous colle à la peau. Par exemple quand j'arrivais pour des clients assez importants dans une boutique pour faire des choix de mobiliers, on me regardait bizarrement.

Les gens qui sont venus me visiter m'ont beaucoup remerciée. Il y a eu beaucoup d'émotions, un élan de solidarité, ça a donné envie aux gens de s'impliquer, ça leur a donné une force, celle qui nous manque justement.

Les gens qui sont venus voir le musée se sentaient partie intégrante de la communauté des artistes du musée. Si toi tu peux le faire alors moi aussi, je peux le faire. C'est un élément déclencheur !

Certains artistes qui ont entendu parler du projet après étaient déçus de ne pas avoir participé.

Ce projet m'a apporté beaucoup. D'abord, une

crédibilité. Certains ne se rendaient pas compte de l'ampleur du travail pour créer un espace décoratif dans musée conçu dans cette tour vouée à la démolition !

Généralement, je décore des appartements, des restaurants, les enjeux sont différents.

Mon intervention dans le musée m'a ouvert des portes, j'ai regardé les objets autrement.

Ce qui était incroyable, ce sont ces messages écrits par des enfants, sur les murs : « aux Doucettes, si tu tombes, on te ramasse... ».

On sent que ces enfants ont déjà une connaissance de certaines discriminations, ils diffusent ces messages de solidarité et d'espoir.

Beaucoup de mes amis ont ressenti une émotion jamais ressentie ailleurs.

On a fait ce musée avec le cœur.

Les deux dernières semaines ont été très fortes.

Il s'est créé des liens entre artistes, une fraternité, j'ai rencontré des gens exceptionnels ici, à commencer par Virginie, qui est « extérieure » puisqu'elle ne vit pas ici, mais elle ne nous a pas jugés, au contraire, elle était très ouverte et a eu confiance en nous, c'était un plaisir, une belle rencontre.

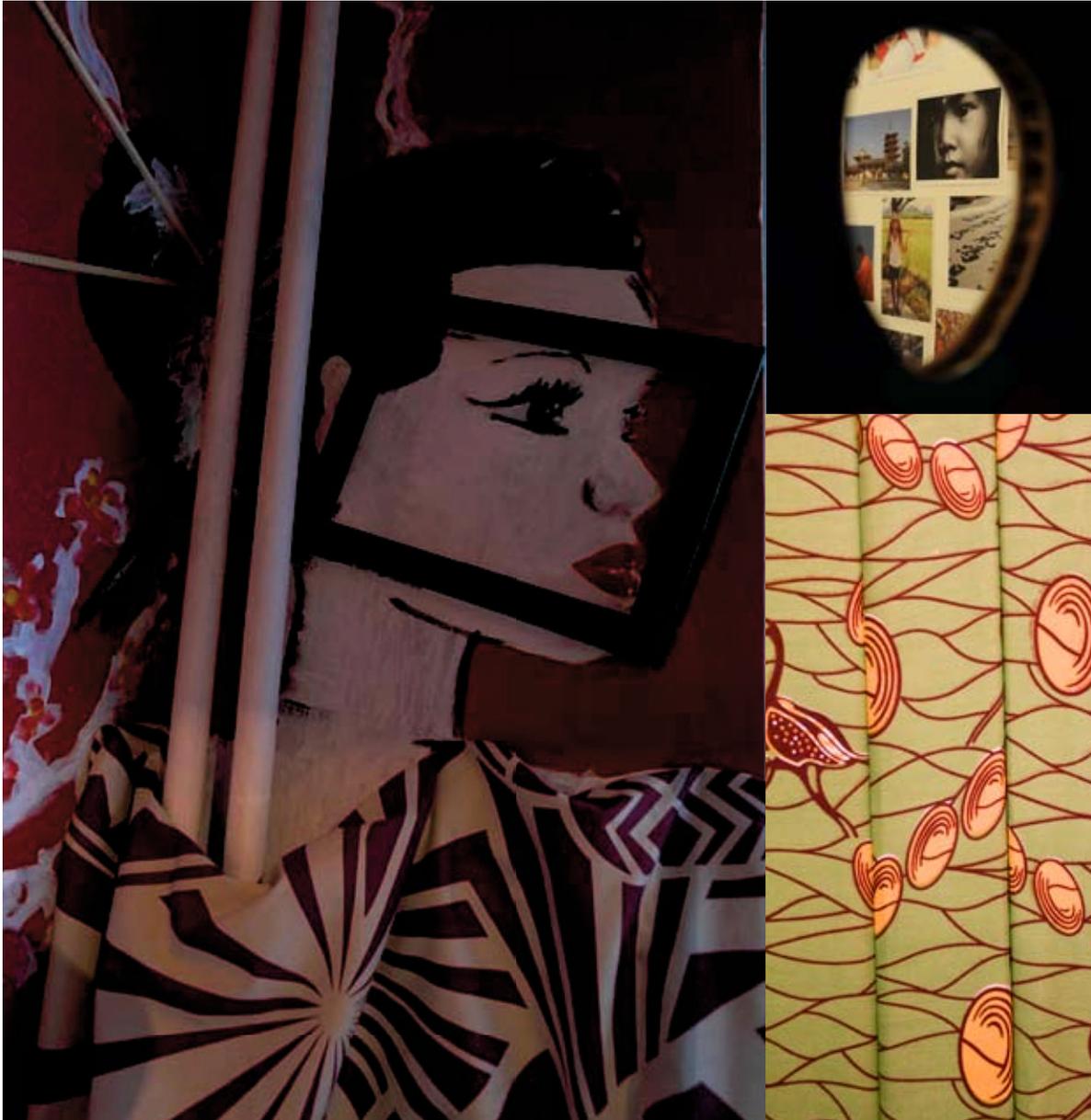
Et puis j'ai rencontré Heartiste ! Là franchement, alors qu'on habite juste à côté, alors que je travaille régulièrement avec des artistes comme lui, dès que j'ai vu sa fresque, je me suis dit « il faut que je le rencontre ! ». J'ai été bouleversée par son travail. Aujourd'hui c'est quelqu'un avec qui j'ai envie de travailler. Il y a aussi, Hassan, Florent, Ernst et Adilia...

Adilia, c'est la « Tata » de tout le monde, c'est une femme exceptionnelle, je ne l'aurais jamais côtoyée, jamais rencontrée sans ce musée et maintenant c'est une amie, une maman de cœur. Ce musée a permis de créer des liens qu'on aurait pas pu connaître ailleurs.

Hind Ayadi



Manny Phuon, Myriam Maxo et Hind Hayadi,
les trois décos du 1er étage



Paroles de visiteurs

Avant même d'entrer on est déjà dans l'ambiance. La banderole peinte par des enfants accrochée sur la façade de l'immeuble, discrète mais bien visible nous annonce que quelque chose se passe dans le quartier.

À l'intérieur, la diversité dans l'agencement des « appartements » nous surprend à chaque fois. C'est un mélange de dépaysement et de rencontres, objets, souvenirs issus de différents pays ou régions présentés dans l'ambiance familière et quotidienne de nos maisons. Le parti pris des artistes ainsi que la diversité des techniques utilisées s'enchaînent de manière fluide et provoquent du sens et de l'émotion : l'exposition dégage un air de « force fragile », éphémère, beau, et poétique. Je sorti du musée avec une sensation de légèreté et d'urgence.

Clermont Pithan,
régisseur lumière, théâtre de Villiers-le Bel

J'ai découvert le quartier des Doucettes en septembre 2001. Ma première impression n'a pas été très favorable ; je n'ai rien perçu de la beauté de ses immeubles et de la vie qui pouvait animer ces petites boîtes, empilées, collées. Petit à petit, à travers la vie et la voix des enfants et de leur famille, ces façades se sont humanisées, incarnées. Jusqu'à cette apothéose, au sens premier du terme, cet achèvement, cette consécration dans le musée éphémère !

La consécration de la vie de ces habitants qui ont, à leur manière et avec talent, traduit et illustré leur Histoire, leur perception de ce quartier.

Que dire de l'émotion, la tendresse, la nostalgie mais aussi l'espoir exposés ainsi à voir et à entendre ?

Que dire des larmes et des sourires des premiers habitants qui parlent de confort, promotion, solidarité lors de leur aménagement dans ces appartements ?

Que dire de la beauté générée par l'amour pour cet endroit et pour ceux qui y habitent ?

Un grand merci pour ce partage et ces émotions suscitées !

Véronique Calligaro,
déléguée du Préfet du Val d'Oise



Chambre
Stéphane Tastevin
et les jeunes du Service jeunesse
Foot en chambre



VL : À côté cohabitent d'autres formes, d'autre styles avec des personnes comme Carole Ponthieu, et Claire



Morère de l'école d'art plastique ou Nathalie Bronner institutrice à l'école Effel ou encore comme Stéphane animateur au service jeunesse. Stéphane et ses jeunes se sont intéressés au foot.

Le foot ici nous amène en Espagne, l'origine ibérique du quartier et le football est un sport qui a son importance dans l'histoire du quartier.

ADR : Alors justement c'est la chambre à côté, l'Espagne, le football dans le quartier a été fédérateur. C'est encore quelque chose que frère Nicolas a aidé à monter dans le quartier. Ça a été très fédérateur parce que ça a sauvé ces jeunes-là qui parfois étaient perdus ou en détresse. Frère Nicolas, a fait partie de la communauté des frères qui existe toujours, et donc a monté cette équipe de football. Au départ c'était amateur, maintenant c'est l'association Dimanche matin. Doucettes qui a prit le relais. Voyez ces images, là ce sont les supporters. Ça, ce sont des enfants d'immigrés. Il y a Sylvie

qui est d'origine française, mais ils sont, pour la plupart,



Africains, Antillais et Maghrébins Donc ça, ce sont des photos du quartier; d'avant, les années 70.

Et ça, ce sont des visages qui sont vénérés par les jeunes aux Doucettes actuellement Messi, Ronaldino, Ronaldo.

" L'évidence du sport "

Le sujet qui ma parût le plus évident pour les jeunes et moi-même, c'est le sport et plus précisément le football.

Le football est le sport des quartiers de banlieue, le sport que l'on aime pratiquer.

Peut être parce qu' il véhicule des valeurs comme le respect, la combativité, la maîtrise de soi, le goût du défi , ou peut-être simplement l'envie de se retrouver avec une bande de copains et profiter de bons moments.

Il se trouve que le foot est présent aux Doucettes depuis des lustres, c'est un sport qui s'est toujours pratiqué.

La présence d'une association portugaise très implantée dans le quartier l'atteste ainsi que les nombreuses photographies que nous avons retrouvées. Les clubs les plus reconnus par les jeunes dans le monde

et les plus appréciés sont ceux de la liguia , Barcelone et le Réal de Madrid.

C'est pourquoi le thème de notre chambre est principalement sur ces deux clubs. Le plus important dans un projet comme celui-ci n'est pas tellement le fait d'être venus travailler mais bien celui de la convivialité qui s'est produit pendant tout le temps passé.

Certains jeunes sont bien venus peindre ou coller, d'autres sont venu parler de choses et d'autres et pas nécessairement que du football, certains ont juste donné un avis pour que le travail puisse être le plus agréable possible.

Je remercie les jeunes de l'espace jeunes Doucettes pour ces agréables moments passés avec eux, merci aussi à Sakina , ma responsable pour m'avoir laissé du temps, de la liberté pour réaliser ce projet, et surtout merci à Virginie de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer et de la confiance qu'elle à bien voulu m'accorder.

Stéphane Tastevin et le Service Jeunesse avec Kamem el Azizi, Sara et Hanane Kenouffa, Julien Gillet, Balthazar et Hector Dubois-Dognon

Cuisine

Carole Ponthieu et Claire Morère

Cuisine n°1



© Patrick Dubois-Cappat

Nous avons croisé nos univers artistiques pour installer une cuisine réinventée, visitée d'expériences tactiles, graphiques, où les mots s'inscrivent dans les pâtes, les gravures gaufrent des papiers ronds comme des assiettes, les robinets font s'égrainer les temps des coulures, et des déchirures de papiers velin, l'encre teint les ver-

res, les verres marquent les nappes, bref, impression et écriture, rendent un quotidien poétique et fantasque, drôle et décalé... Un conte d'ustensiles de cuisine... au bal des épluches légumes, des burins et des stylos feutres... les jeux d'empreintes, d'ombres et de lumières, sont au menu de ce parcours artistique. Dans cette première cuisine, nous

laissons la place aux enfants. Ils répondent, font écho, rentrent dans le jeu artistique de la cuisine n°2, et à leur tour, cuisinent recettes et fourchettes... Mise en bouche, évocations gustatives, variétés des mets aimés et détestés. Se révèle la richesse culturelle des enfants de Garges.

Carole Ponthieu et Claire Morère

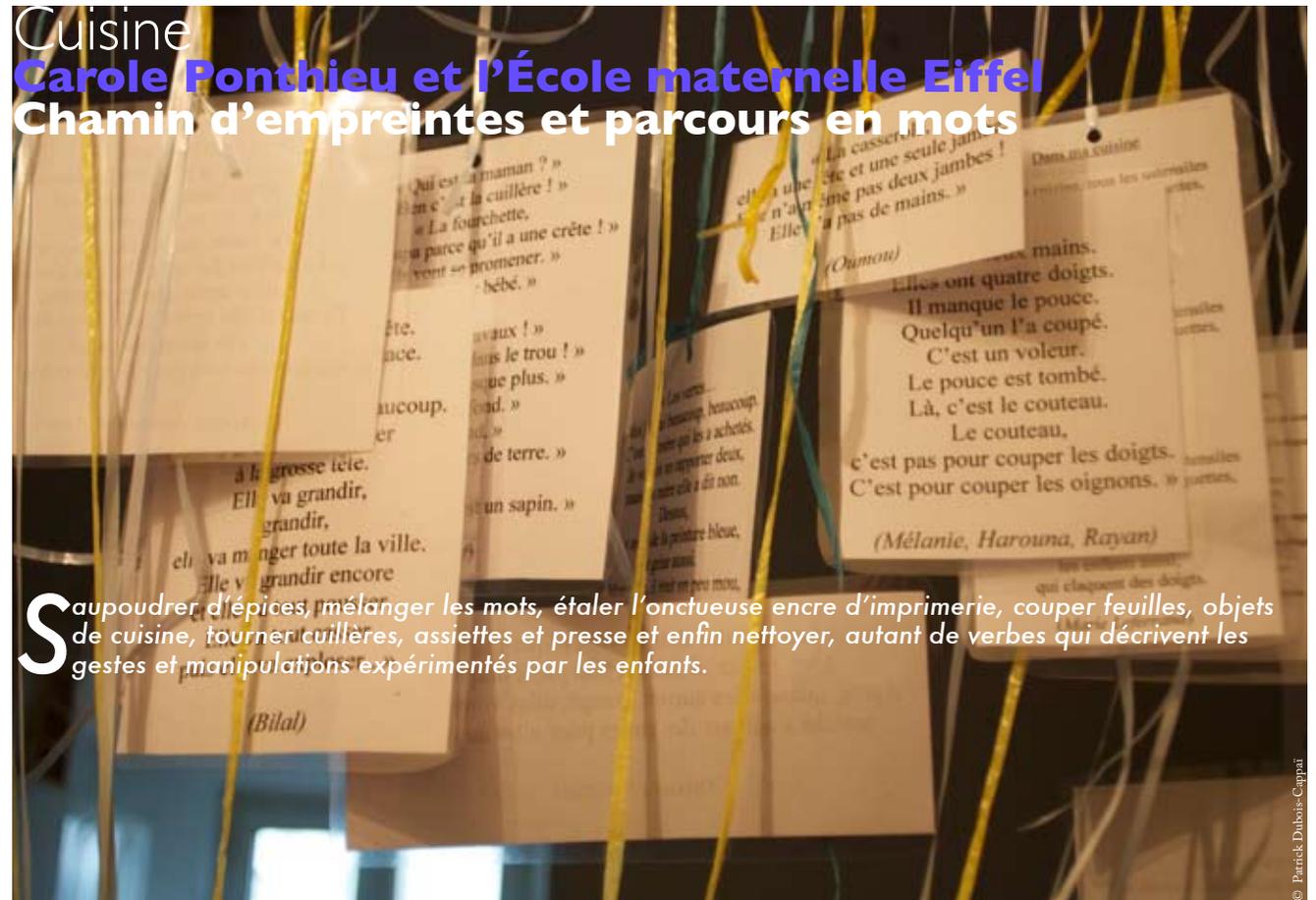


© Virginie Loisel



© Virginie Loisel

Cuisine Carole Ponthieu et l'École maternelle Eiffel Chamin d'empreintes et parcours en mots



Saupoudrer d'épices, mélanger les mots, étaler l'onctueuse encre d'imprimerie, couper feuilles, objets de cuisine, tourner cuillères, assiettes et presse et enfin nettoyer, autant de verbes qui décrivent les gestes et manipulations expérimentés par les enfants.

De ces créations venues d'objets écrasés, fondus, découpés, imprimés en relief ou en couleur sur le papier chiffon, le dialogue et l'expression orale des élèves se sont développés, enrichis pour donner Vie à des histoires, des échanges. Ce cagibi a tout

simplement accueilli, tout ce que nous avons stocké, engrangé, installé pour permettre aux enfants de sentir le projet.

Enfin, le tout a pris forme dans une grosse marmite ouverte en deux où se déploie gravures et textes, impressions en négatif « d'objet en

trou», une sorte de livre-objet collectif au croisement des uns et des autres.

Carole Ponthieu, Nathalie Bronner et les enfants d'une classe de moyenne section de maternelle de Jean Effel.

Paroles de visiteurs

J'ai trouvé qu'il y avait un tiraillement dans ce projet ; d'un côté on joue, on s'amuse, on va dans un lieu qui vient d'être habité, on y fait son propre imaginaire avec les odeurs, les traces, à partir de la vie des gens qui étaient encore là, ce qui n'est déjà pas évident, l'autre élément, c'est au contraire qu'on soit amené à casser quelque chose qui avait été construit au départ pour fédérer les gens, pour qu'ils habitent ensemble. C'est un constat d'échec urbanistique.

Les propositions du musée portaient du sensible de l'histoire des lieux, de ce qu'avaient vécu les gens mais n'abordaient pas la politique générale de ce qui est mené, qui ferait écho à une politique de nos banlieues. J'ai trouvé qu'il y avait très peu de choses qui parlaient de la manière dont, depuis après guerre on a marginalisé les pauvres, créé des lieux qui les isolent, séparé le travail et le logement, négligé les transports en commun...

Cependant, je trouve qu'il se passe quelque chose dans ce «monde d'apparts», je trouve qu'il y'a une super émotion sur l'amitié, les liens qu'il y avait dans ce quartier. Par contre, personne ne s'interroge pourquoi maintenant on est dans cet éclatement, dans le danger, dans la fermeture des gens entre-eux. Moi je me soucie très nettement des trente années qui arrivent sur des lieux comme ça ! Si je ne m'étais pas sentie muselée, comme agent de la ville, je serais venue avec une équipe extérieure, comme

les gens qui vont casser la pub dans le métro pour intervenir sur le fait qu'on est en train de transformer une ville. Si j'avais pu, j'aurais mis en scène des sortes de harangues, vis à vis des bailleurs ou de la mairie. C'est à dire qu'il pouvait y avoir une présence ou des actions à mi-chemin entre le théâtre et les arts plastiques qui auraient souligné ou généré l'aplatissement des terrains et des bulldozers à la manière des «happenings». Dans toutes les grandes villes du monde, ça se reproduit, une arrivée de gens aux abois à la périphérie des villes, n'ayant pas d'autres choix que de venir travailler, comme ces portugais qui ne pouvaient plus vivre de la paysannerie... Et que ça se repète tout le temps. Je trouve qu'il y a une mauvaise répartition de l'argent de l'État sur les villes. C'est pas les gens qui sont pauvres ou riches, c'est la ville elle-même. C'est vrai que maintenant il y a peut-être des situations financières un peu différentes mais, quand on a construit ici, pendant les trente glorieuses, dans les années 60, on y a cru, moi ça, ça me reste, sur le cœur comme un «petit bonheur perdu»..

C'est la place que j'ai eue dans le musée, j'étais attirée et en même temps réticente. Donc, en plus, dans ma position de directrice dans un établissement public, il est évident que je ne pouvais pas avoir cette parole libre. En tant que plasticienne, j'ai eu l'occasion de produire des éléments de dessins, de photos et surtout de l'écriture, j'apprécie aussi de travailler la scénographie donc le «terrain de jeu» était totalement propice au plaisir de ces mises en scènes.

Aussi je trouvais intéressant que Virginie soit amenée à porter ce projet et j'avais envie de l'accompagner. Je me sens concernée par ce type d'actions. On a marqué la ville par une présence depuis une trentaine d'années et j'avais envie de contribuer à ce projet important et que ça se passe bien.

En tant qu'artiste je trouvais que c'était sympa, avec Carole Ponthieu d'avoir cette installation cuisine déjà prête et tout d'un coup d'avoir une vraie cuisine pour l'installer, je trouvais que c'était une bonne coïncidence. Avec le recul je me dis que ce sont des choses beaucoup plus fines et minimalistes qui iraient très bien dans une galerie mais qui ne fonctionnaient pas très bien par rapport à l'ensemble des propositions de Mondes d'apparts. Finalement, maintenant je me dis que cela aurait beaucoup mieux convenu de jouer avec les lieux, et les autres artistes, ça me ressemblerait plus. On pouvait rebondir de plein de manières... Je pense que finalement, chaque salle doit être comme une sorte de pièce qui fait "Boum".

J'ai particulièrement aimé la rencontre avec Jonathan ou avec Adila parce que comme je suis sensible au texte et l'installation des mots, je trouvais ça extraordinaire. Mais c'est plus difficile d'accès pour les gens, d'avoir à lire ce labyrinthe. Je me pose des questions sur les textes, le rapport du texte à l'installation. Jonathan, par exemple, on dirait un grand intestin... il a mis ses tripes mais est-ce que les gens voient qu'il a mis ses tripes ? Est-ce que les visiteurs ont lu les tex-

tes d'Adila ? Même mes textes, dans la cuisine aussi, il y avait quelques textes, roulés, c'est comme des comptines., est-ce que les visiteurs les ont vus ? Plus ils sont travaillés moins on va rentrer dedans comme ça. Ce n'est pas satisfaisant contrairement à un spectacle où il y a vraiment les mots sonores, la sonorité.

Pour ma production personnelle, travailler avec un autre artiste ça me fait sortir des idées, ça me plaît beaucoup. Ce sont des questions que je me pose maintenant pour continuer mon travail artistique. Mais comment elles s'installent et comment elles vont exister. Si c'est quelque chose de plus militant, de plus politique, comment ça peut prendre forme ? Si c'est quelque chose de plus intime qui veut être restitué et scénographié, comment le faire ? Avec Élie j'ai un peu pris la position de dire " tu veux du texte je t'en mets " puis on montre un parallèle. C'est un regard l'une sur l'autre, j'aime ce qu'elle fait. Dans son travail, il y a une sorte de préciosité... Globalement, ce sentiment d'évoluer dans un lieu où des êtres humains ont vécu, un lieu qui qui n'est pas figé a complètement marché malgré cette ambiguïté dont j'ai parlé, quelque chose d'un peu «grand spectacle» ! je le dis avec une certaine lucidité sur la place des événements artistiques dans la cité, indispensables mais qui piègent aussi la réalité, sa crudité ou sa finesse...

Claire Morère,

Directrice de l'École d'arts plastiques de Garges-lès-Gonesse.



**Point de vue du quartier qui sera démolit
partiellement et où sera construit une nouvelle
voie avec piste cyclable.**

er Droite

« Dedans - Dehors »



Salon
Aurélié Balian
Dehors - Dedans

Dedans-Dehors

Petite chambre : Elie Rojas en collaboration avec Claire Morère

Salon : Aurélie Balian

Chambre : Patrick Pecorella et sa classe de CM2

Vestibule : Nadine Noël

Placard : Anne-Sophie Huvet et Zineb Amrane

Cuisine : Carole Ponthieu et Claire Morère



Installer le rue dans un salon, les graviers, les objets urbains, les objets trouvés à l'extérieur, le dehors se retrouve au dedans.

« Il s'agit de faire monter la rue chez soi. Tout en envahissant l'espace, je fais cohabiter l'univers urbain, rythmé, parfois sale avec l'univers familial, posé et du domaine du cocon. L'intervention sera basée sur la récupération d'objets de la vie urbaine en tous genres. »

Aurélie Balian



"Reflets du dehors"

Cet appartement est dédié à l'esprit du dehors mis en-dedans, ou le dedans qui reflète le dehors, comme ces objets trouvés assemblés patiemment sur de petites pièces de tissus dans une chambrette.

Un lieu évoquant l'extérieur comme un chantier urbain au creux du salon.

Une chambre qui pointe son nez vers le Paris fascinant au patrimoine monumental.

Un vestibule qui fait s'envoler en molécules le motif cubique et entêtant de l'habitable typique des Doucettes.

Tandis que le placard est agencé de petit intérieurs miniatures qui mis à nus s'offrent à notre regard.

Enfin la cuisine et son cagibi nous montre un univers décalé qui ne demande qu'à s'échapper par les trous d'évacuation.





Vestibule
Nadine Noël
Explosion moléculaire



© Arièle Scowps



© Patrick Dubois

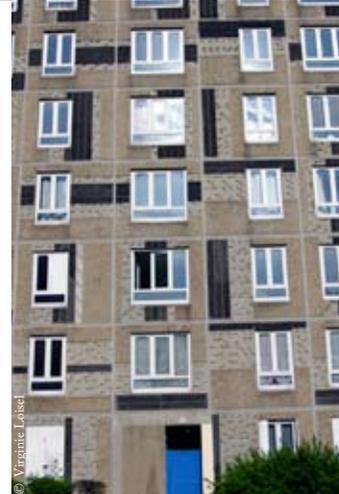
VL : Le travail de Nadine, c'est une des choses, une des pièces qui correspond le plus à ce que j'imaginai pour le musée. C'est une jeune femme qui est du quartier des Doucettes. Elle vient juste de quitter le nid familial pour s'expatrier à Strasbourg, aux Beaux-arts, en première année. Elle s'est pris une chambre d'étudiante à Strasbourg, une



© Arièle Scowps

chambre de cité U. Elle est venue travailler cet hiver sur cette pièce-là. Elle est partie du motif des fenêtres. Ça parle de l'enfermement, de l'isolement, de l'incommunicabilité et en même temps de l'explosion et de la prolifération. Quitter le giron familial, sa ville natale, tandis que les grues et bulldozers progressent dans la rénovation urbaine. Elle m'a été recommandée par Andras Gal, professeur d'art plastiques à l'École municipale d'art, un de mes collègues.

Je trouve qu'elle a vraiment répondu à la proposition du thème « dedans-dehors », et du musée éphémère par cette forme-là, onirique et symbolique.



© Virginie Laisez



“Le motif”

À partir du motif géométrique de l'immeuble typique du quartier des Doucettes, les formes cubiques poussent dans le vestibule jusque dans la chambre, se regroupent comme des matières organiques, se multiplient, et remodelent l'espace intérieur. Mon projet met en opposition l'intérieur et l'extérieur : l'intérieur c'est la vie, ces êtres vivants qui ont passé une partie de leur existence dans ces boîtes, l'extérieur c'est de la pierre brute, figée. J'inverse ce rapport en utilisant cette pierre comme matériau de construction d'une chose vivante, comme une explosion de molécules... »

Nadine Noel



Placard
**Anne-Sophie Huvet et
 Zineb Amrane**
 Les appartements du placard

© Patrick Dubois

Les appartements du placard

Comme lors d'une démolition, la façade est retirée et les intérieurs des logements sont mis à nus. Une multitude de couleurs, d'impressions,



de décors, sont l'espace de quelques jours visibles de l'extérieur. Le temps du musée éphémère, ce placard donne à voir des intérieurs qui ouvrent sur l'extérieur, le quartier des Doucettes.

Zineb Amrane et Anne Sophie Huvet



© Patrick Dubois



© Patrick Dubois



© Isabelle Lombard, Catherine Van Dorste, Arlette Escarpé



© Patrick Dubois

Nous ne sommes pas vraiment des artistes, nous avons donc choisi un placard !

Nous avons plusieurs motivations à intervenir sur notre placard :

- envie de faire quelque chose ensemble. Nous sommes collègues, binôme, dans la vie professionnelle, nous voulions étendre notre collaboration dans un projet "artistique".

- participer à la fantastique aventure "humaine" du musée éphémère. Participer au musée, c'est avant tout rencontrer les autres "artistes" gargeois ou non, habitants des Doucettes ou d'ailleurs.

Et finalement, un résultat bien au delà de tous nos espoirs, un musée surprenant, touchant, magnifique !

Zineb Amrane,
urbaniste,

chef de projet développement
urbain

Anne-Sophie Huvet,

agent de développement local

Paroles de visiteurs

Laisser parler ces murs à abatre, à reconstruire !

Invitée par Virginie Loisel au 13, rue du Tiers-Pot, je pénétrais donc dans un monde à part...enchanteur et irréel. L'ascension de cet immeuble de-

venu «musée éphémère» fut une expérience unique : des histoires collectives ou singulières se succédaient de pièce en pièce, chacune différente et parlant pourtant d'une seule voix de l'épopée de gens ordinaires qui, fuyant la précarité et la pauvreté, ont fait petit à petit la légende des Doucettes.



Chacun avait trouvé un espace où laisser, sans contrainte, une trace : hommage poétique ou cri d'indignation. Palier par palier, j'effeuillais les moments graves, heureux, ou simples espaces-temps du quotidien réinterprétés à travers divers filtres affectifs et artistiques. Porte après porte, je pénétrais dans un univers fantasmagorique semblable à un chuchotement, cri ou chanson enfantine, litanie, fado ou encore chant funèbre. Ici,

d'appartement en appartement, artistes ou collectifs ont su lancer des passerelles émotionnelles et réactiver la mémoire collective, imaginant des lieux magiques destinés à témoigner mais aussi à faire le deuil de leur ancien quartier.

Participant à la politique d'amélioration

succédé, cimentant les relations humaines et le sentiment de fierté d'être des Doucettes.

Que de belles rencontres ! Adilia, Virginie, Ernst..., tant de personnalités hautes en couleur, si attachantes, nous ont donné les clefs de leur geste artistique et permis de la mêler à la parole des témoins, aux écrits poétiques, aux images du passé ou aux dessins des enfants.

L'instant d'une parenthèse, le 13, rue du Tiers-Pot, fut un espace de rencontre intergénérationnelle, un lieu de convivialité et de partage des cultures, un terrain favorable à une nouvelle socialisation pour ce lieu en devenir.

Coup de chapeau à l'équipe organisatrice qui, sans se substituer au travail de l'historien ou de l'anthropologue, a su valoriser un quartier en donnant la parole aux hommes, aux femmes et aux enfants qui l'ont habité, contribuant ainsi à transmettre la mémoire des lieux, parfois intime, toujours sensible !

Isabelle Lhomel

Responsable de l'Arpe
(Atelier de restitution du Patrimoine et
de l'Ethnologie)
Conseil général du Val-d'Oise
Direction de l'Action culturelle

du cadre de vie et à la revalorisation symbolique d'un ensemble de logements sociaux, «Mondes d'apparts» a été un formidable moteur de créativité et de cohésion sociale.

À l'unisson, la ville, l'organisme HLM, les artistes, le centre de loisirs, les militants culturels et associatifs, ont décidé de faire parler ces murs une dernière fois. Dans ce chantier d'idées, moments de doute et temps de création se sont



Grande Chambre
Patrick Pecorella et ses élèves
Dans et hors les murs

“ Dans et hors les murs, sur et à travers les portes ”

L'architecture est un art qui dessine et cristallise la silhouette de nos murs . Elle y esquisse des traces esthétiques souvent imperceptibles de notre histoire , qui révèle pourtant notre identité et alimente notre imagination . Suivre du regard les lignes et les courbes des monuments de Paris intra muros habitue l'œil et donc l'esprit à la beauté et la curiosité culturelle. Cela permet de cheminer, d'inviter nos élèves d'ici à s'approprier l'ailleurs .

Notre travail a consisté alors, dans une démarche d'éducation au regard, à explorer in situ et sur photos ce riche patrimoine artistique parisien avec le but de le représenter intimement sur et avec des objets du quotidien dans une démarche d'art recycl'art et symbolique. Ainsi , les portes, les murs intérieur ont été nos tables d'architecte pour rendre visible l'extérieur, le papier glacé ou journal une matière détournée pour simuler la pierre ou l'eau de cette Seine , qui coule dans et hors les murs de la Cité , et finalement de redessiner le fil lyrique du cycle de l'eau dans et hors les murs de nos appartements . Cette vision esthétique du monde doit nous inviter à prendre conscience de la splendeur naturelle et urbaine qui nous environne, et nous conduire

peut être à scruter , imaginer les moyens de rendre beau ce qui quotidiennement, la souille.

Patrick Pecorella et ses élèves de la Classe de CE2/CM1 Ade l'école Jean Jaurès 1, école associée à l'UNESCO

VL : Voici Patrick Pecorella et sa classe. de CE2-CM1.

Le thème du projet étant « Dedans-dehors », ils se sont dit : « De Garges, on va regarder vers Paris ». Donc, ils ont représenté une vision de Paris qu'ils avaient développée dans la classe.

Il est parti de photocopies, et puis ils ont reproduit tout ça. les portes sont parties de Mondes d'apparts, elles ont atterri dans l'école, ils ont travaillé sur ces portes-là exportées dans la classe.

L'instituteur les a ensuite ramenées ici, et puis il a fait le projet avec les élèves. Par contre, c'est Patrick qui est venu l'installer, qui est venu le faire à partir de leurs décisions collectives.

Là, nous avons la Seine avec l'Île de la Cité, l'Île Saint-Louis. La Seine va jusqu'à la salle de bains et aux toilettes.

ADR : Oui, alors il est allé jusqu'à Paris... Il a réalisé tout un travail pédagogique autour de l'architecture Étudier l'architecture et nourrir intellectuellement ses élèves, notamment étudier les courbes et les traits des immeubles haussmanniens. Il y a eu tout un travail comparatif avec les élèves pour différencier la banlieue et Paris, les constructions en pierre et celles

en béton armé.

VL : Il y a une anecdote avec cette pièce, à un moment donné dans le projet, ça a été un petit peu difficile parce que ça stagnait, et puis Il y avait encore des habitants dans l'immeuble, du coup on ne pouvait pas fermer en bas.

Chaque appartement par contre, était fermé puisqu'on avait mis des portes blindées, mais par contre la porte du bas, de l'entrée, était donc ouverte nuit et jour.

On a vécu un peu l'enfer parce qu'on retrouvait des meubles, qu'on avait mis dans le musée derrière les portes blindées, dans des endroits qu'ils squattaient, qu'ils avaient défoncés.

C'est là qu'on a compris qu'ils avaient des clés. Cette pièce est celle qui a été la plus vandalisée. Alors on le voit peu, on a essayé de masquer tout ça, mais il y avait des gros graffitis, des têtes de morts rouges...



Évidemment, on a eu des squats. Et les traces rouges que vous voyez là, ici, on n'a pas tout enlevé mais il y en avait partout au départ, ça a été des jeunes qui se sont introduits malgré les portes blindées... Je crois qu'ils avaient récupéré les clés.

Quand je l'ai annoncé à Patrick, il pensait que, malgré tout, ça pouvait être intéressant. Il était tellement ouvert qu'il était prêt à intégrer l'intervention des jeunes squatteurs. Ça n'a cependant pas été possible de conjuguer ces styles...

Petite Chambre
Elie Rojas et Claire Morère
Objets trouvés



A PANA

Dans le nuage d'été
Sous le hêtre, dans
Je fêtais, je mets
Sous le monde, je t

Dans le monde, le crâne
Je t'attire et je lave,
Je m'emballe, m'ennuie

Dans le ciel, dans la forêt
Je m'égare, je m'accueille
Je m'égare, je m'accueille

L'AIR

Je m'égare, je m'accueille
Je m'égare, je m'accueille

Dans les champs de mon
Je m'égare, je m'accueille
Je m'égare, je m'accueille

mot, l'entomolog
Je compose le TANCE
à l'extérieur avec géométrie
pour de r

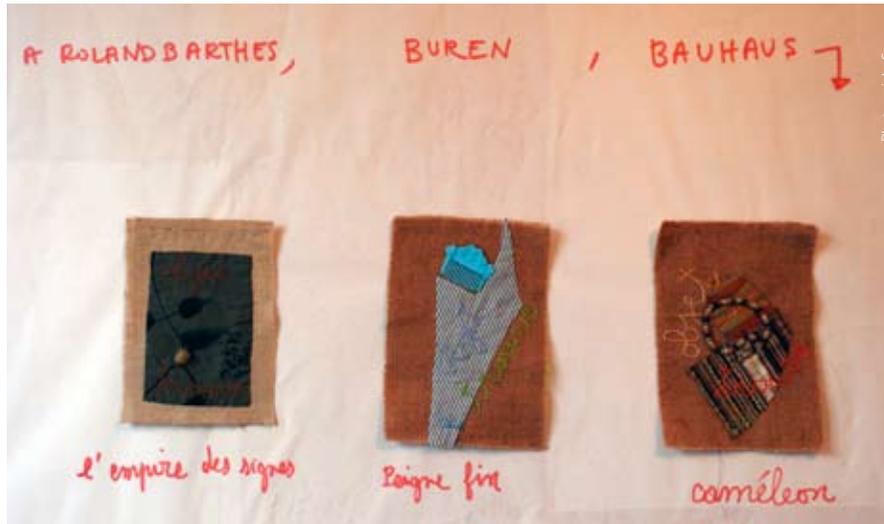
VL : Alors ici, nous avons une artiste qui s'appelle Elie Rojas. C'est celle-là qui encadre l'association Le tissu de la mémoire et c'est elle qui est chilienne, qui pratique régulièrement l'arpilleras.

L'art des arpilleras c'est une tradition chilienne, l'art de coudre son histoire à partir de bouts de tissus récupérés. Et là, elle nous a proposés pour l'appartement Dedans-dehors un ensemble de petites représentations picturales à partir de l'objet trouvé. Donc chaque petit objet

ADR : «La vache qui grelotte.»

Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fait des tableaux comme les peintres. Elle répertorie ses objets comme ça, et quand elle a une inspiration autour de ces objets-là, elle crée un tableau, un véritable tableau avec les dames de son association, le tissu de la mémoire aussi c'est une merveille.

VL : Réaliser ce mur, ce n'était pas très long, mais par contre, chaque chose, chaque objet trouvé..., c'est un travail de plu-



collé a été trouvé dans la rue..., pendant un certain temps, elle a commencé avant le musée, et ensuite elle a proposé donc une composition toujours avec le modèle de l'arpilleras...

Claire Morere qui a fait les textes dans les cuisines s'empare de certains arpilleras qu'elle a voulu séparer un peu, et puis elle avait envie de donner des titres.

sieurs années.

Simplement, quand je lui a donné le thème de l'appartement, elle a décidé de les montrer ensembles.

J'aime bien le côté saturé de ce mur, c'est intéressant qu'il y ait de la matière ces couleurs, ces brillances, le côté précieux, je trouvais que c'était particulier, raffiné et populaire.

Elie

*Elle venait d'un autre pays,
Elle n'avait pas choisi ce voyage,
Elle venait d'Amérique latine.
Elle portait la nostalgie des avant.
Elle traversait Paris et sa banlieue,
Elle avait trouvé du travail,
A Garges, avec son amie Claire.
Portée par la curiosité et le jeu,
Elle inventa ses Arpilleras d'objets trouvés.
Au grand imaginaire des assemblages,
Elle proposa un patchwork des gens d'ici,
Petites bribes de vies inventées,
Recomposées dans des tapis chatoyants.*

Claire

*Elle travaillait depuis longtemps ici,
Elle aimait, elle avait choisi ce voyage,
Inventé, rencontré, fabriqué,
C'était une artiste de banlieue,
Elle aimait les couleurs et les chants.*

Tissage

*Elle rencontra Elie et son exil,
Elle rencontra Elie et ses textiles,
Et elles tissèrent leurs poèmes et leurs jeux.*

Doucettes

*A Garges, aux Doucettes, un jour,
On voulut rénover la ville,
Un bâtiment devint gênant,
On le promit à la démolition.
Pour un dernier adieu aux habitants,*

*Elles installèrent leur fatras grouillant,
Leurs histoires, et leur compositions,
Dans la chambre laissée pour compte.*

D'un quidam

*Est-ce un hommage,
Est-ce un outrage?
Est-ce un ouvrage?
C'est un fil qui brode et se faufile,
Sur le tissu d'un quartier plein de vie,
Qui se souvient des premiers « in-habitants »,
Au bidonville des années 1970,
Qui attache un regard de tendresse et d'humour,
Aux faits et gestes des héros ordinaires.*

Claire Morère



Nouvelle Cuisine

Dans cette deuxième cuisine, ces objets du quotidien sont recueillis, manipulés, triturés, écrasés et gravés, passés enfin sous presse, sont aussi objets de contes, de textes, d'écritures, elles mêmes joueuses, porteuses de surprises sensorielles et de vérités magiques...

Claire Morère et Carole Ponthieu

VL : Alors voici la cuisine qui est dans la même teneur que la cuisine d'en face, ce sont les propositions de Claire Morère et Carole Ponthieu.

Elles ont souhaité que les deux cuisines soient côte à côte. On retrouve ici une thématique poétique, de détournement sur le thème de la cuisine.

On n'a pas travaillé ensemble car ce travail était déjà prêt et pensé, « clef en main », pas vraiment inscrit dans l'esprit du musée, en relation avec les autres. C'est un peu dommage.

Carole travaille beaucoup avec l'empreinte, la gravure d'objets, Claire écrit les textes.

C'est la confrontation entre du texte et des éléments de sculpture et de gravure.

Un petit graffiti obscène avait été inscrit, sans doute par des collégiens. Des visiteurs ont demandé : « C'est fait exprès ça ? ».



© Ariëlle Seweps



© Virginie Lohet

2^{ème} Gauche

« L'esprit dans les murs »
Les Doucettes



Salon : Centres de loisirs
Cagibi, couloir et placard :
Adilia Dias Ribeiro
Cuisine : Jonathan Lefevre
Vestibule et petite chambre :
Virginie Loisel
Chambre : Jonathan Lefevre
Salle de bain : Adilia Dias Ribeiro
Grande chambre :
Le tissu de la mémoire

Les artistes de cet appart sont tournés vers des histoires de quartier, celles des Doucettes ou des habitants du 13 rue du tiers pot, des modes de vie qui vont peu à peu disparaître. Les jardins ouvriers s'installent dans le salon, des objets rustiques sont montrés dans un placard comme des morceaux de nostalgies des images du passé et celles du présent se dévoilent et défilent comme un film super 8. Des poèmes cousus et piqués comme des maux indélébiles sont suspendus dans les coins, cagibi, dégagement et salle de bain. La cuisine donne à entendre des choses bizarres des textes d'amour et de dépit virevoltent dans une chambre rouge passion. La grande chambre nous donne à voir de grands personnages qui flottent dans la pièce tels des spectres du passé.

Alors, c'est peut-être le moment pour moi de vous présenter un peu plus Adilia.

Je l'avais rencontrée avant, dans le cadre d'une formation *développement durable* menée par l'association La Case pour laquelle je réalisais une vidéo.

Un jour, lors d'une visite, Adilia a chanté un fado dans le car. Je savais qu'elle était d'origine portugaise, qu'elle connaissait bien les Doucettes, qu'elle avait une histoire avec ce quartier.

Et quand on m'a confié Mondes d'aparts, je l'ai contactée assez rapidement et j'ai découvert qu'elle avait grandi au 13 rue du Tiers Pot, dans l'immeuble du musée éphémère. Ses parents y habitaient toujours.

Adilia écrit depuis qu'elle est adolescente et n'a jamais eu l'occasion de se montrer. Elle a tout de suite été enthousiaste, elle s'est immédiatement emparée du musée qui est devenu pour elle, une véritable mission mémorielle destinée aux habitants.

J'ai proposé de s'inspirer de la métaphore des draps qui séchent comme ceux qu'on voyaient sur des photos des bidonvilles que frère Nicolas m'avait confiées.

Et puis cette idée aussi des femmes du bidonville qui travaillent d'arrache-pied pour blanchir les draps.

Vivre dans ces lieux de bric et de broc était possible avec une discipline ménagère irréprochable. Ses poèmes fait de douleur et de nostalgie sont venus s'inscrire sur les draps.

Écrire le texte directement sur les draps, c'était difficile car il fallait maîtriser le geste, Adilia n'avait pas non plus la souplesse du corps pour le faire donc je lui ai proposé de découper les lettres dans du tissu.

Ensuite elle a trouvé cette belle idée de laisser les lettres épinglées, piquées dans le tissu, comme des souffrances, des « *maux sur des mots* » comme elle dit.



© Annelie Sewers

Adilia Ribeiro

**Poèmes cousus sur des draps-
Adilia évoque les temps difficiles,
la violence, l'enfermement, les relations
femmes et hommes, le déracinement.**



© Patrick Dubois Cappat



Cagibi, couloir et salle de bain
Adilia Dias Ribeiro
 Des mots sur des maux

© Annie Sowers



Je n'ai pas de richesse à
 donner
 Alors je donne sans compter
 ma pensée sur papier.
 C'est la plus belle richesse dont
 j'ai hérité
 Avec toute mon amitié à ceux
 que j'ai croisés.
 Garges, 19 octobre 2010

Adilia Dias Ribeiro

© Sami Azzi

Mon aventure dans "Mondes d'apparts"

Mon aventure dans mondes d'apparts me fait remonter le temps au parfum d'avant et les souvenirs défilent 39 années en arrière. Ce projet de musée me bouleverse dans l'immeuble où nous avons grandi, mon frère, mes soeurs, mes parents et moi. Seuls locataires d'un F4 appartement 355 au 13 rue du tiers Pot, anciennement rue des prieuses, l'immeuble est voué à la démolition. La rénovation urbaine avec les transformations du paysage ne se déroule pas de gaieté de coeur, sans un brun de nostalgie mais voir la cité se dégrader m'aurait rendue très triste. Auparavant les jardins familiaux étaient alors comme une musique qui rythmait le quotidien. Les familles issues de la terre, transmettaient des valeurs et des traditions, amenées dans leurs valises lourdes de souvenirs. Ces jardins ouvriers étaient des lieux qui rassemblait les habitants, lieux de rencontre, d'échange, de convivialité et de solidarité. Il correspondait à des valeurs comme le respect et l'amour de la terre et permettaient aussi de mettre du beurre dans les épinards. Les hommes et les femmes, par leur courage, pieds nus, portaient clandestinement leur enfant porté à bout de bras. Combien d'entre eux ont été déracinés plusieurs fois à cause de la guerre, d'autres expropriés, beaucoup sont morts dans les prisons de leurs pays pendant les dictatures de Salazar et de Franco pour avoir tenté l'immigration pour

fuir vers la liberté. L'immigration c'est naviguer dans le brouillard, sans gouvernail pour tenter de maîtriser le destin, hâtés par l'urgence de survie, le coeur partagé entre deux mondes et n'avoir plus que comme seul repère l'espoir de jours



meilleurs. On rame vers l'inconnu avec la solitude comme compagne d'infortune. Refouler ses sentiments, s'interdire de pleurer pour ne pas se faire remarquer. Encore enfant, j'avais déjà énormément de respect pour ce beau pays qu'est la France, mais attachée à mon berceau, il m'était impossible de faire le choix d'abandonner mon pays qui était pour moi la lumière comme le phare indique la route au marin. Les premiers habitants ont beaucoup ramé, c'était l'époque des vaches maigres et quand je croise les anciens, je suis comme suspendue à leur lèvres,

je bois leurs paroles : Ils ont fait la guerre à la misère et pour cela dû fuir leurs terres. Ils nous disaient des choses simples comme : « Ne garde pas pour demain ce que tu peux faire aujourd'hui ».

Avec la transformation urbaine, l'esprit du quartier perdue et le centre social est toujours un lieu fédérateur. Les professionnels aident, portent et accompagnent les habitants. La condition des femmes reste toujours fragile, elles sont encore nombreuses, celles qui souffrent en silence. Que de vie brisées, déchirées, démolies par le communautarisme. Je souhaite que la solidarité entre les femmes continue. Que les uns et les autres se rencontrent sans crainte car nos histoires de vie ont des ressemblances. La route est longue.

Être et non paraître,
l'authentique n'est pas dérisoire,
le respect n'est pas à sens unique,
à mon sens alors j'avance,
les regards sont les fenêtres de l'âme,
vous ne m'avez pas vue, je passais par là,
simplement une femme parmi tant d'autres.
Nous avons une chose en commun,
la vie de nos enfants demain.

Longtemps invisible, spectatrice de ma vie, je ne me suis jamais mise en danger par peur de susciter la violence. J'évitais de marcher sur un terrain miné à l'époque, l'enfant n'était pas une personne, le paradis était un enfer et les femmes n'avaient qu'à se taire. Aujourd'hui

je sors de l'ombre et je me montre telle que je suis. Bien loin de moi l'idée de faire du mal et de révéler aux autres leur vérité.

A présent, dans mondes d'apparts, je ressens un immense bonheur, je renais, simplement pouvoir s'exprimer, vivre par et avec l'art, c'est être libre. Je vis une intense aventure humaine dans mondes d'apparts, je réalise enfin le rêve de ma vie. Parce que le monde est un théâtre et nous sommes les acteurs de nos vies. L'art exprime ce que l'homme a de plus beau

L'idée de la commune de réaliser ce projet de musée et du devoir de mémoire a été divinement portée avec main de maître par Virginie Loisel comme directrice artistique ainsi qu'avec Alwine Lepage, agent de développement local, qui grâce à son talent s'est donnée corps et âme au service de la logistique du musée. Toutes deux parmi tant d'autres m'ont accompagnée dans ce projet qui était pour moi un mélange de sentiments confus difficiles à révéler.

Ma rencontre avec les artistes participants était lumineuse. Je garde le souvenir amical et chaleureux dans cette aventure d'être exceptionnels. Aujourd'hui l'expérience du musée nous a permis de faire partie intégrante de l'histoire du quartier, de redonner vie et faire parler les murs du 13 rue du Tiers-Pot. Tous les participants avaient ce désir commun de faire s'éveiller les esprits, comme une mission, celle d'élever l'homme au rang qui lui est dû, lui rendre son histoire, lui redonner espoir.

Adilia Dias Ribeiro



ADR : Moi je suis arrivée avec mes parents en décembre 1971 du Portugal.

Je suis née dans le Nord. Mes parents ont été déracinés vers Lisbonne, et donc ils nous ont redéposés dans le nord chez les grands-parents. Papa et maman sont venus, ils sont arrivés au mois d'août 1971, et maman est retournée nous chercher en décembre. Donc j'avais 12 ans. On est arrivés sur les bidonvilles du Pied Humide au vieux Garges. Plus tard, on est arrivés ici, dans cet appartement au troisième étage, appartement 355, c'était en août ou septembre 1972.



Récemment, mes parents ont déménagé au mois de mars dernier, à cause de la rénovation urbaine. Ils ont été relogés dans le quartier au 25 rue du Tiers-Pot, avec beaucoup de mal bien évidemment. Nous étions huit enfants dans un F4, donc dix personnes ; j'ai grandi dans le quartier, je l'ai vu évoluer. Je connais un peu les gens, je suis très sensible de nature et je peux sentir quand

quelqu'un souffre à l'intérieur, et ça me touche. Alors évidemment, avec le temps j'ai appris à prendre du recul pour ne pas en souffrir, mais il y a des histoires de vies déchirantes.



Et moi, mon rôle dans ce projet, mon objectif premier ça a été surtout de rendre hommage aux anciens qui ont participé au développement, qui ont construit, bâti, créé. Et c'est grâce à eux que cette ville de Garges est ce



qu'elle est aujourd'hui, C'étaient des gens, pour moi, qui méritaient qu'on leur tire un grand coup de chapeau et qu'on leur rende hommage.



VL : Adilia, à partir du jour où je l'ai rencontrée et qu'elle s'est retrouvée dans le projet a eu ce besoin impérial d'exprimer et de transmettre cet héritage. Et elle m'a accompagnée tout le long du chemin. Elle a collaboré, s'est investie dans le projet semaine après semaine, jour après jour. Elle a fait le lien avec certains habitants de la communauté ibérique qu'elle connaissait bien.

ADR : D'ailleurs, maman est venue voir notre musée, mais elle est juste montée au 2ème étage, l'étage de la mémoire du quartier. Alors bien évidemment, en sortant, elle avait les larmes aux yeux.

Mais ce projet a été vraiment merveilleux parce que ce que les artistes ont souhaité c'était surtout se faire éveiller les esprits, et ça a été vraiment une réussite parce que chacun a un mode de représentation bien différent, et quelque chose de profond et très riche. C'est le meilleur de l'homme qui est ici. Voilà, c'est une réussite totale.

Pourtant parmi les anciens locataires, une vingtaine, beaucoup ne sont pas venus. C'était par pudeur, beaucoup de souffrance et de vies déchirées, ils ne veulent pas réveiller les vieux démons.

C'est angoissant pour eux. Ils savent très bien ce qu'il y a de merveilleux ici parce que, de bouche à oreille, les choses circulent très vite dans le quartier.

L'enfant dans la detresse

*Du haut de mes sept ans
avec mon regard d'enfant
J'ai vu tomber
devant moi un bébé*

*La maman désempêrée
dans la detresse
l'homme dans son ivresse
insistant pour la retenir*

*avec mon regard d'enfant
impuissant du haut de mes sept ans
voulant crier l'injustice
et que dieu me damne*

*Du haut de mes sept ans
aurait voulu taper cet homme infâme
qui pour moi n'était pas un père*

*son enfant, il jeta à terre
d'ailleurs incapable d'être un mari
et pour lequel j'avais du mépris
du haut de mes sept ans*

*Et n'ayant pas eu d'exemple
je me rendais bien compte
être témoin d'un drame*

*en ce temps là, l'enfant n'était pas une personne
le paradis était un enfer
et les femmes n'avaient qu'à se taire*

*Du haut de mes sept ans
coupable de ne rien pouvoir faire
c'est terrible d'avoir à se taire*

Adilia Dias Ribeiro
Automne 2008,
témoignages de mon enfance

Rendre l'histoire à l'homme, c'est-à-dire transmettre l'héritage de cette histoire aux enfants, aux générations futures parce qu'ils ont besoin de savoir et de connaître leur histoire pour avoir une base comme les fondations d'une maison.

Ils ont besoin de savoir qui ils sont et d'où ils viennent.

Le petit «écomusée» portugais est un peu de mémoire et de traditions populaires du Portugal. Ces objets de valeur sentimentales sont entreposés dans une sorte de baraque qui pourrait évoquer celles des bidonvilles.



Placard
Adilia Dias Ribeiro
Le petit musée portugais





Photo Adília Dias Ribeiro



Photo Adília Dias Ribeiro



Photo Adília Dias Ribeiro

Les jardins, la musique du quotidien

ADR : Les jardins dans le quartier, c'était la musique qui rythmait le quotidien. Les gens avaient amené dans leurs bagages, dans leurs valises, les traditions, l'éducation et ils se sont attelés à transmettre ça.

Ce sont des montagnards, des paysans, des gens issus de la terre qui ont l'âme terrienne, l'homme a besoin d'être en contact avec la terre parce que la terre nous remet à notre place,

À l'époque, on ne trouvait rien à redire, au contraire. Parce que ça permettait qu'il n'y ait pas de terres en jachère. C'était propre et entretenu.

Il en reste encore quelques-uns dans le quartier, mais il va y avoir des constructions.

Voyez ce cagibi, c'est un petit musée portugais qui représente l'âme de ces gens-là, des objets qui ont fait partie à un moment donné de leur vie à ces gens-là. Une table que j'ai récupérée dans les jardins, le vieil escabeau...

Et tout le reste, ce sont des objets de famille qui me sont chers. Les sabots, je les ai achetés exprès, il se trouve qu'il y en avait encore un marchand de chaussures dans mon village du Nord du Portugal.

Et donc, je les ai achetés pour la circonstance du musée. Et notamment avec une petite jardinière pour ne pas que les gens se coupent ici.

C'est pour représenter l'âme des gens qui sont issus de la terre. Ce sont des exemples de jardins que j'ai pris en photo au Portugal l'année dernière au mois de juin. Ce qui est rigolo, c'est que c'est la première fois de ma vie que je ne pleurais pas en revenant en France car j'emmenais un peu du Portugal avec moi.





© André Szwajgier

Vestibule
virginie Loisel
Jardins à disparaître

Ce vestibule est dédié aux jardins ouvriers du quartier photographiés pendant la période du musée éphémère. Peu à peu ces jardins si appréciés vont disparaître avec le renouvellement urbain. Les photographies se mêlent aux témoignages sonores des anciens du quartier qui ont bien connu l'usage des jardins. Sont croisés d'autres témoignages plus généraux sur les origines du quartier.

VL : Ce vestibule est donc un hommage au jardins du quartier. C'est tout ce qui reste des jardins ouvriers. Ça ne ressemble plus à rien. Quand j'ai commencé à faire ces photos c'était déjà comme ça, Ils ont dit aux gens qui avaient des petits jardins que ça allait être détruit, donc pas mal de gens sont partis et les jardins ont été laissés à l'abandon. Il n'y a guère que Juan, cet homme espagnol et sa femme qui restent fidèles à leurs habitudes. À côté, c'est le jardin de monsieur Maltese, qui vient encore tous les jours.

ADR : Il y a papa en photo. mon petit frère et ma petite sœur, là-haut dans la photo. Ils sont nés en France tous les deux. Alors le monsieur en bleu que vous voyez, c'est mon mari, Fernando, qui travaille à LOGIREP ici, dans le quartier. Il nous a beaucoup aidés dans ce projet. On est partis en expédition avec lui dans les ruines du quartier, c'était au mois d'août ou septembre.



© Virginie Loisel



© Virginie Loisel



© Virginie Loisel



© Virginie Loisel

Garges Super-tomates



M. Dias Magalhaes Domingos, 13, rue du Tiers-Pot à Garges-lès-Gonesse, peut être quant à lui fier de ses tomates : celles qu'il nous présente pèsent l'une 1,2 kilos, l'autre 800 g environ.

Ce lecteur d'origine portugaise est venu se faire photographier chez Lab Center, voisins de notre agence sur la voie piétonne à Argenteuil.



Chambre
Virginie Loisel
Le coin des archives

Voici le quartier des Doucettes.
Au fil des ans, des bidonvilles
des années 1960 jusqu'à la
renovation urbaine en 2010



© Virginie Loisel



© Arièle Swoeps

Juste dans l'autre pièce, c'est les images d'archives du quartier avant la rénovation, c'est le travail de Virginie Loisel.

VL : Ça me semblait très important qu'il y ait une pièce avec les archives, ça a correspondu à une nécessité, un besoin. Les visiteurs étaient passionnés par ces images, ça a délié les langues. C'est surtout Nicolas Capelle qui m'a confié ces photos anciennes... Sinon quelques habitants, le centre social, les archives municipales, et puis les images que j'ai trouvées aux archives. L'archiviste ne savait même pas



© Virginie Loisel

les avoir. Les photos que j'ai trouvées aux archives de la ville sont celles de la destruction du bidonville.

ADR : Il y avait les Doucettes, l'Argentière aussi là-bas. Mais c'est très fort, il y en a beaucoup qui ne sont plus là. Ça, c'est le jour de l'emménagement. Alors, ils ont quitté les bidonvilles, et ils étaient en queue leu leu, en file indienne. On voit ici les bidonvilles et l'Argentière qui était déjà construite. Au mois de mai il y avait eu un feu chez une dame qui était la seule à posséder la télé. Et, ironie du sort, c'était mai 71, et à l'automne 71 ils emménageaient.

Regardez ce Grand tas de terre, c'étaient des terres agricoles, quand ils ont creusé pour les fondations des immeubles, ils ont fait des petites collines parce que ça leur coûtait trop cher, et comme ils étaient hâtés par le temps ils ont fait des petites collines un peu partout. Ce qui explique l'aspect vallonné des Doucettes.

VL : Les photos exposées en face de ces archives, ce sont les photographies de la rénovation que j'ai prises tout au long de l'année de construction du musée.

Donc un certain nombre de tours vont être détruites. Ces deux-là sont démolies. les 21, 23, 25, 27 et les 11 et ici le 13. Il va y avoir une nouvelle voie qui va traverser la cité pour désenclaver le quartier.



© Patrick Dubois

Extraits de la bande sonore diffusée dans l'espace dédiée aux jardins ouvriers et aux bidonvilles, l'origine du quartier :

Saudade, habitante des Doucettes

Cette période-là, c'était des gens qui n'avaient pas forcément l'électricité, de l'eau potable, qui n'avaient pas le chauffage, qui ne vivaient peut-être pas très heureux mais heureux quand même.

Ils étaient chez eux ces gens-là. Ils étaient heureux. Ils vivaient dans la nature ! C'est la nature ! Mon Dieu ! Mais Qu'est-ce qu'on a à faire du béton et pis de toutes ces conneries qui nous entourent ! Et tous les week-ends je venais voir mon frère. Je venais faire un tour au jardin. Mais punaise ! Y'avait... C'était la campagne.

Y'avait des lapins, y'avait des poules, y'avait des légumes, des patates, des choux, y'avait des carottes... De toutes sortes de choses ! Mais les gens y vivaient de ce qu'ils cultivaient, ils vivaient du peu qu'ils pouvaient cultiver. Parce qu'ils avaient pas d'argent. Les femmes déjà travaillaient pas, parce qu'elles élevaient leurs enfants.

Le papa, il touchait quoi ? Y fallait

payer... Bon... dans les bidonvilles y payaient pas trop de loyer... Je sais pas trop comment ça s'est commencé. Mais à mon avis, y sont arrivés, y z'ont pris un bout de terrain comme les... comme les gitans, hein... ?

Nicolas Capelle, frère de la mission catholique, ancien résident des Doucettes.

Alors, moi j'ai été mis en contact très vite à partir de 1973-74 avec les familles ici grâce à l'assistante sociale qui avait un rôle, très très important qui était un peu le nœud de l'organisation. D'ailleurs qui avait été voulu par le logeur, l'ELPS, à l'époque. Et un ensemble de famille sont arrivées à partir des années 1958-60, sur ce secteur de Garges en trois bidonvilles qui se sont constitués progressivement.

Il y'avait un bidonville aux « Pieds Humides » et puis il y en avait deux ici. En fait, bon, c'était un immense bidonville, mais les gens étaient regroupés finalement par origine et par provenance des différents villages. Notamment, les personnes qui étaient ici étaient issues presque essentiellement des villages du nord de l'Espagne et puis de la région frontalière du Portugal plutôt, du nord du Portugal.

Mais aussi avec la région frontalière d'Espagne. Donc c'est des gens qui se comprenaient et avaient, disons des intérêts communs, et progressivement les familles se sont agglutinées et ont vécu toute une vie collective très très importante.

Adilia

Je me souviens de pas mal de familles, beaucoup sont parties déjà... Beaucoup sont parties, y'en a qui sont parties au Portugal. Pour les Français, y'en a qui sont partis à la campagne ou par rapport à leur emploi, leur métier, ou à leurs envies personnelles de changer de vie, de quitter la banlieue... Ben on a grandi, hein ! Ça fait trente huit ans mine de rien. Trente huit ans aux Doucettes. Et mes parents ont été les seules locataires de leur appartement, au 13 rue du Tiers-Pot, appartement 355

A la période du bidonville, il y a eu une prise en charge de la mairie quand il y a eu les inondations et on a été tous rapatriés pendant deux mois au gymnase. D'abord à côté de l'église, la salle juste à côté de l'église du vieux Garges et ensuite on a été au gymnase Jean Jaurès . On a été pris en charge au point de vue nourriture. Ensuite les gens ont été relogés un petit peu partout, à la Muette, ici, à Sarcelles,...

Mère d'Adilia : Quand j'étais dans la baraque, je viens de parler justement à ton père... les gens se lavaient dans un grand bassin dehors ! j'ai dit tiens, regarde comme je faisais à ta fille, je lavais à la main, et je lavais les enfants, dehors dans un grand lac !

Père : Grâce à notre assistante sociale, celle qui nous aidait...

Mère : oui, c'est vrai. Ils nous don-

naient des couvertures, ils nous donnaient des draps, ils nous donnaient des lits. Parce que nous, on avait rien du tout !

Nicolas Capelle :

Alors, ce qui a été là, d'après moi, la bonne idée, c'est que l'État a embauché sur place les hommes portugais, espagnol, notamment, pour la construction de la cité des Doucettes.

Et donc, ça ça a été un déclencheur très important. D'une part parce que l'État a profité de la solidarité qui existait déjà entre ces populations, parce qu'il faut pas oublier que dans le bidonville, il y avait une organisation propre qui était menée par des espagnols et les portugais qui faisaient tous les mois et la distribution, disons de l'eau, de l'électricité, avec des "factures" si je puis dire. Y'avait vraiment une organisation. Ils avaient même pavé un certain nombre de rues qui étaient boueuses.

Donc y'avait une conscience collective très forte, une solidarité très forte. Et puis en 1971, quand les constructions se sont mises en place, ce sont ces hommes-là qui ont fait les bâtiments. Ils avaient le sentiment d'être chez eux, d'avoir construit leur habitat.

Et c'est à ce moment-là que l'assistante sociale, Micheline Bréban, est arrivée. Le rôle de Micheline Bréban, c'était un rôle tout à fait temporaire normalement. Elle devait rester un an ou deux pour per-

mettre aux gens de passer de la vie en bidonville à la vie en appartement. Et finalement, elle est restée 20 ans. Elle avait une conscience globale des questions. C'est à dire que elle ne séparait pas les problèmes des parents, de l'emploi, des enfants, de la scolarité, etc. Pour elle, tout était lié. Et ça, je crois qu'elle a donné un ton.

Quand on discute avec des anciens qui ont autour de 70 ans qui ont vécu la vie en bidonville, ils regrettent la vie en bidonville. Bon, bien sûr, ils ne regrettent pas la promiscuité, pas du tout.

Ce qu'ils regrettent c'est la vie collective. Parce qu'en fait c'était la suite de ce qu'ils avaient vécu dans leurs villages. Et ce que je constate encore maintenant, en 2010, c'est que cette vie collective, ils l'ont poursuivi jusqu'à maintenant grâce à la façon de travailler de cette assistance sociale à ce moment-là, parce qu'elle leur a donné envie aussi de créer de la vie associative.

Bernadette Dubois

Moi je suis arrivée en 1991, mais ça a été une catastrophe mon arrivée parce que, pour moi... Parce que dans ce centre social, c'était la même directrice depuis 1972, qui avait tissé des liens très proches, elle était témoin de mariage, elle était la marraine de gamins !

Et puis à un moment donné, ça s'enfermait tellement que l'association a posé une alternative à cette per-

sonne : soit on vous licencie, soit vous partez en pré-retraite. Elle a choisi la pré-retraite, mais à son corps défendant, à son cœur défendant plutôt ! Et moi je suis arrivé là-dessus, c'était Bernadette..., la fille qu'a viré Micheline pour prendre sa place...

J'en ai chié au début !!! On était en plus encore en pleine période de dope dans le quartier. En plus le centre social était franco-hispano-portugais et entre-temps y'avait quand même des Antillais, des Maghrébins, des Africains qui étaient arrivés sur le quartier.

Donc ce centre puisait ses racines dans le bidonville. Parce que cette question, par rapport au quartier, de beaucoup de gens issus du bidonville et aujourd'hui troisième et peut-être même quatrième génération, c'est à la fois une espèce d'épine dorsale pour le quartier, un point d'encrage, un point de solidité, un point d'équilibre. Mais, en même temps c'est aussi, restons dans le passé, maintenons nos trucs, restons à notre place de l'élite du quartier...

Comme ça une espèce d'accroche dans le passé et on bouge pas d'un poil.

(**extrait d'un entretien avec Pierre-Jacques Deraine et Catherien Roth**)

Madame De Andrade : Dans la rue des Doucettes... Il y avait un bon jardin, pendant beaucoup d'années, nos enfants ont grandi avec les poulets, les fleurs, les tomates, des ha-

ricots, des patates. On en donnait beaucoup à nos amis, je pouvais pas manger tout ça me donnait mal au cœur de laisser pourrir les choses. On se levait à cinq heures du matin, de bonne heure, tout le monde tirait l'eau de pluie. Moi je me levais avant les autres et ma nièce il arrosait tout le jardin.

C'est comme ça. Moi je payais mon loyer avec l'allocation de mes enfants et pour manger c'est moi qui le gagnait ! Après ils ont construit le lycée technique, là-bas. Tout le monde était content. Même nous là-bas, le dimanche, on le passait là-bas aux jardins, une bonne journée avec tous les Portugais du quartier à faire des sardines, des grillades, tout ça...

Adilia : c'était la rue des Doucettes, avant qu'il y ait le "géant vert", l'entrepôt que tout le monde appelle géant vert rue des Doucettes. Aujourd'hui, c'est mort, la rue des Doucettes. Mais quand il y avait les jardins, c'était vraiment, joyeux. Parce que l'ambiance des jardins faisait que les femmes allaient étendre leur linge,...

On vivait beaucoup autour du jardin, l'arrosage, ... les gens qui habitaient en face, rue des Doucettes, ils se parlaient par la fenêtre. Comme au village quoi. Mais sinon, eux y trouvaient un gros bidon bleu, et ça servait à arroser le jardin. Donc ils arrosaient très tôt le matin. Comme au village. Ils ont importé les traditions du travail de la terre dans la

cité. Et alors c'était très convivial, c'était très très vivant autour des jardins.

Père d'Adilia

Avant moi je payais un jardin là aux paysans, à monsieur Martin. Je payais, j'avais un bon jardin, j'étais content. Maintenant y'a plus de jardin, c'est tout des maisons, des maisons. Y'a pas un petit jardin pour les gens s'amuser ? Depuis vingt ans, on s'amuse et en plus ça donnait quelque chose à manger !

Adilia

En fait c'est des gens de la terre, ils sont paysans à l'origine. C'est des gens qui travaillent la terre et qui le font encore aujourd'hui pour le plaisir et il y a un monsieur qui m'a dit, monsieur Maltese, qui fait partie de la mémoire du quartier, enfin des premiers habitants des bidonvilles des Doucettes et, là où il a son jardin, il m'a dit que ça va être construit, ils sont en train de construire avenue de la Division Leclerc.

Parce qu'il part le matin tous les jours. Il va dans son jardin. Il rentre déjeuner. Et il repart dans jardin jusqu'au dîner le soir.

Et ça me fait de la peine parce que c'est c'est sa distraction à lui et la destruction des jardins, ça me fait vraiment de la peine pour ce monsieur là, monsieur Maltese.



Salon
Centres de Loisirs de Garges
Jardins intérieurs

Les Jardins ouvriers des Doucettes, un symbole du quartier, des souvenirs forts de vie pour les anciens, que les enfants des accueils de loisirs Jacques Prevert aidés des autres accueils de loisirs (Victor Hugo, Jean Moulin, Jean Effel), ont souhaité faire revivre, avec leurs yeux. Recherches d'archives, interviews des habitants, ont amené les enfants et les équipes d'animation à inventer ce jardin, créé d'une ferme, d'un barbecue, d'un téléviseur mécanique, d'une fresque, d'un arbre «les doucettes d'avant, et d'aujourd'hui», de bâtiments en construction pour illustrer le passage des bidonvilles aux immeubles...

Les photos, présentes dans les arbres, sur les fresques, et les boîtes à senteur, appellent la mémoire, les souvenirs forts de ces moments de convivialité racontés par les témoins rencontrés.

Sylvain Stienon coordinateur
centres de loisir





Petite Chambre
Jonathan Lefèvre
Quelques kilomètres



Quelques kilomètres

Textes de Jonathan Lefèvre,
mise en espace Virginie Loisel

Cette pièce s'adresse à tous ceux qui ont besoin d'écrire, d'exprimer à travers les mots ce qui nous brûle.

5 km de passion, vous propose de découvrir mes secrets, mon univers, tous ces sentiments qui m'ont traversé et qui se répètent inlassablement.

ces textes s'adressent à tous ceux qui ont aimé, souffert en silence, jubilé de bonheur



VL : Voici la chambre où Jonathan Lefèvre a présenté ses textes. Alors ce jeune Jonathan, je l'ai rencontré dans la rue, en bas de chez sa mère qui habite rue de l'Argentine. Je l'avais connu dix ans auparavant alors qu'il était un adolescent qui fréquentait le centre social. Proche d'Adilia pendant le déroulement du musée, c'est aussi quelqu'un de sensible, qui souffre en silence et qui écrit. Jonathan, c'est quelqu'un qui avait beaucoup d'histoires amoureuses avec des hommes , qui enchaînait les rencontres et les ruptures dans une sorte de cycle amoureux qui recommence, encore et encore..

Et donc, je l'ai rencontré dans cet état-là. Il m'a montré des lettres, des poèmes de ruptures, de souffrances, de déclarations d'amour. Tout ça ressemblait à des chansons populaires :

*Je me rappelle les jours heureux,
Où toi et moi étions ensemble,
Je me rappelle les jours heureux,
Où tu me tenais la main,
Je me rappelle les jours heureux,
Où tu me racontais des histoires,
Je me rappelle le jour où tu nous a quitté,
Où le malheur s'est abattu sur moi,
Je pense à tous ces jours heureux,
Que je passais avec toi,
Et je continuerais à y penser
Car tu es a jamais dans mon cœur.*

Ce poème a été écrit pendant le musée, suite au décès de son grand-père qui lui était proche.

Je lui ai proposé cette forme-là, inspirée de l'organique, du cerveau, du cœur, du tube digestif... c'est une forme de torture mentale, de mouvement circulaire.

Pour Jonathan , vivre dans le quartier des Doucettes n'était pas simple. Aimer en dehors des conventions dans un quartier comme celui-là est quelque chose de douloureux. Jonathan, à présent ne vit plus ici car il souffrait de menaces continues vis à vis ses choix. Ces dernières années. Il s'est senti jugé et il a choisi de partir vers plus d'anonymat et probablement aussi pour vivre avec plus d'autonomie.



Grande Chambre
Le tissu de la mémoire
Présence de traces



Présence de traces

Ce dispositif propose la création et confection de masques en tissus représentant des êtres qui ont vécu à l'intérieur des murs de l'un des appartements du «13 Tiers pot» et qu'y ont laissé leurs traces autant visibles et concrètes qu'immatérielles. L'évocation de ces êtres implique, bien entendu, un travail de transformation et de mise en stéréotype de ce que fut leur présence sur place. Ces présences jouent de manière à faire parler leur absence.

L'Association le tissu de la mémoire

VL : Les masques suspendus au plafond avec des habits suggérés par des bandes de tissu transparentes et mouvantes circulent dans l'espace.

Le tissu de la mémoire est une association fondée par Elie Rojas, qui a proposé ses objets trouvés au premier étage. Avant de créer cette association, Elie était professeur à l'école d'art plastique et elle a expérimenté ce travail de «broderies» avec ses élèves. Lors de sa retraite, cette association lui a permis de continuer une dynamique avec le groupe en dehors de l'école.



Les «élèves» du tissu de la mémoire sont en majorité des femmes qui racontent leurs histoires avec des tissus récupérés chez elles ou au marché.

Ces ouvrages proviennent des «arpilleras» chiliennes qui sont à l'origine, une forme d'expression des familles de prisonniers politiques pendant la dictature.

Ces familles montraient dans leurs ouvrages leurs interrogations et angoisses face à l'absence d'un de leur proche. Aujourd'hui, cet art perdure mais en montrant des scènes quotidiennes typiquement chiliennes comme la vie aux champs, la vie de famille, les petits ports de pêche.

Je trouve que le travail de ce collectif a vraiment sa place dans le musée éphémère. Pour le musée elles ont créé spécialement cette installation «présence de traces» en hommage aux habitants du 13 rue de Tiers Pot et à leur vie passée entre ces murs.

Paroles de visiteurs

Moi, j'habite Garges depuis 60 ans, et quand j'avais 13-14 ans l'abbé Héran nous emmenait aux Doucettes à l'époque bidonvilles, les gens étaient arrivés là... Et quand j'ai vu ces photos, dans le musée, de l'état où c'était quand tout le monde est arrivé, c'était l'immigration, hein !

Ça m'a vraiment rappelé des souvenirs, je revois ce chemin plein de boue, cette dame qui allait accoucher... On venait s'occuper des gens qui étaient là, on venait les aider...

Ç'est un souvenir très fort pour moi et je ne m'attendais pas à trouver ça du tout dans ce musée éphémère. J'ai été stupéfaite de découvrir ça, un attachement énorme de la part des gens. La vie des gens, la diversité, la force de cette diversité qui est particulière aux Doucettes. L'ensemble du musée révélait la sensibilité de tous ces histoires d'habitants.

Entre des décors torturés pour certains, joyeux pour les autres, comme cet espace oriental qui faisait voyager, par exemple. Moi qui suis dans mon travail du côté financier, un peu carrée, je me disais qu'il n'existait pas beaucoup de musées de la mémoire aussi vivant et dynamique que celui là. C'est une évocation forte de la vie des gens.

C'est presque à regretter que cette exposition ait été faite dans une tour qui sera détruite. Mais en même temps, utiliser les appartements, c'est aussi quelque chose de très novateur, c'est unique. Si on le déplaçait, on ne retrouvera pas cette force. Ce musée appartient vraiment aux habitants. Ils ont vraiment donné leurs sentiments, leur vécu...

J'ai ressenti que pour vivre dans ces grands ensembles, il faut y mettre beaucoup de soi, l'échange, les associations, l'importance de se regrouper, le voisinage, toute la vie qu'il y a eue dans cette cité, c'est essentiel ! J'ai vraiment été touchée par ça.

Marie-Claude Lalliaud, Adjoint au Maire

chargée des finances

J'ai été très heureuse de voir ce qui a été fait au musée éphémère sur la vie du quartier des doucettes.

Jusque dans les années 70, nous étions en majorité des familles espagnoles et portugaises dans ce bidonville que nous avons construit et dont les photos exposées ont provoquées en moi tellement d'émotions. Pas d'eau, pas d'électricité, une seule télé chez madame B...chez qui tout le quartier se retrouvait !

Puis ces immeubles sont sortis de terre et ces appartements dont nous découvrons le confort moderne. Je n'ai pas oublié cette magnifique solidarité et tous ces moments heureux malgré la vie difficile.

Merci à celles et ceux qui nous permettent aujourd'hui de vivre cela !

Mais cette belle initiative se fait dans le cadre de la démolition d'un certain nombre de ces bâtiments et c'est avec beaucoup de tristesse que j'assiste à cette restructuration alors que des milliers de gens n'ont pas de logements adéquats à leur besoin ou pas du tout de logement.

Malgré ma tristesse et mon émotion je dis bravo aux artistes qui ont ravivé tellement de beaux souvenirs.

Saudade Dos Santos,
habitante des Doucettes

Fragments d'images

Lci d'entrée de jeu c'est l'image du chaos, le noir domine, sentiment d'oppression. Dehors les « pensements ! »

Là la cuvette des toilettes dégueule « aux chiottes les médias ! » les discours politico médiatiques agonisent.

Dire les choses crûment.

Pas de place pour les détours.

Arrêt sur image : c'est le gris qui domine, celui de l'horizon bouché, du souvenir des jeunes du quartier décédés, de l'ennui, comme s'il n'y avait rien à attendre.

Je reste sans voix.

Tapis au sol d'une pièce-cellule, une colonie de cafards nous rappelle le merveilleux confort du vide ordures des années 70 !

Plus haut on aimerait se vautrer, ou s'enfermer dans la bulle couleur d'Orient, pour échapper au dehors qui nous oppose la grisaille des façades.

Arrêt sur image : c'est le gris qui domine, celui des murs, celui des ciels d'hivers, celui de la pluie sur les trottoirs, celui des espaces verts pelés et celui des sentes que j'ai tant de fois arpenté.

Rouge, une chambre comme une boîte où se déroulent et s'enroulent des mots ceux du cœur, ceux de la vie.

Arrêt sur image : c'est le blanc qui domine, celui de la page blanche à écrire, celle d'une vie d'adolescent si souvent accompagné. En haut une porte s'ouvre c'est un appartement que l'on visite : la cuisine, la chambre, le séjour. On nous vente la vue, l'exposition de la salle à manger.

Arrêt sur image : c'est le doré qui domine, celui du passé qui revient, celui de la période idyllique de l'après bidonville, celle de la construction du quartier, que l'on m'a tant de fois racontée. J'ai souvent arpenté le quartier des Doucettes et photographié : fresques, graphs et autres signes.

C'est précisément là que j'ai eu envie d'en faire mon activité principale.

Construire, déconstruire. Un nouveau paysage se dessine dans le quartier.

Demain qu'elle sera la place des artistes, quels moyens seront donnés à la créativité et particulièrement aux jeunes hors des circuits marchands, d'autres musées ou galeries éphémères restent à inventer, là où l'on s'attend le moins : dans les quartiers où foisonnent de nouveaux modes d'expressions.

Claudine Laurent,
ex-médiatrice du centre Social les Doucettes



2ème Gauche

« L'esprit dans les murs »

Les fantômes

Salon : Centre social les Doucettes

Cuisine et cagibi : Hélène Tafrihi et Wanda Feifer

Petite chambre : les enfants de l'EMAP

Chambre : Li yun Chen

Salle de bain : Les enfants de l'EMAP

Voici un appartement qui se construit autour de présences étranges

Dans la pénombre du salon, des bouts de corps traversent des murs peints, sorte de passes murailles d'appartement ;

la cuisine et le cagibi répertorient des objets du quotidien comme lavés de blanc, sacralisés qui se confrontent à la couleur noire mortuaire du reste de la pièce.

La grande chambre évoque la nostalgie comme un voyage du coeur à travers des visages troublés

La salle de bain projette des ombres et la petite chambre accroche des rêves bizarres

Salon

Centre social des Doucettes

Âmes des Doucettes



© Virginie Loisel



Cette banlieue, c'est notre histoire, le commencement de notre mémoire les gens d'ici sont tous comme toi, ils veulent faire entendre leur voix. Les Doucettes, c'est notre quartier, là où sont toutes nos amitiés, là où la haine n'a pas sa place, où si tu tombes, on te ramasse !

Âmes des doucettes, mémoire du quartier attachement des habitants à leur quartier au point de hanter les murs dans la gaité d'accompagner les immeubles jusqu'à leur dernier souffle et ainsi honorée, la venue des nouvelles habitations et la rénovation.

Le centre social des Doucettes



© Patrick Dubois



© Patrick Dubois - Cappat



© Patrick Dubois



Cuisine et cagibi
Hélène tafrihi et Wanda Felfer
Rénovation n°1

Pour notre projet, nous avons tout d'abord tenté de travailler sur l'identité du lieu, nous voulions créer une sorte de répertoire de souvenirs des habitants à travers leurs objets quotidiens. Nous avons une cuisine, et un cagibi. A partir de là, nous nous sommes décidés à inventer nos histoires d'après des objets ayant servi, et nous ayant appartenu. La cuisine était un endroit idéal, car la lumière permettait la mise en valeur d'un mur d'objets, laissant le reste dans une sorte de pénombre. Le cagibi était désigné d'office pour servir de sas d'un univers à l'autre.



"Incrustés dans le mur"

Les objets incrustés dans le mur offrent un espace de recueillement, le spectateur se trouvant comme face à une effigie sacrée. Ils offrent leur histoire, leur passé, mais aussi des narrations fictives. En effet, ils ont été incrustés de force dans ce mur. Nous les y avons obligés. La dimension affective est évacuée en ne laissant transparaître que des indices colorés parmi le blanc qui recouvre ces objets et leur ôte leur identité.

Le fait d'avoir choisi le blanc permettait aussi de sacraliser les objets du quotidien, sans valeur, de leur

redonner cette place qui leur est due dans notre imaginaire et notre mémoire. De plus, c'est également la couleur du beau crépi et du beau papier peint nationalement présents dans tous nos immeubles...

Le reste de la cuisine et le cagibi sont noirs, ils servent à amener naturellement le spectateur vers le blanc. Le contraste sert à créer un choc visuel comme lorsque l'on sort d'un tunnel sombre et que l'on est aveuglé par le soleil de midi. La couleur noire rappelle aussi la destruction, la mort, le vide, ce que va devenir ce lieu, tandis que le blanc peut rappeler la (renaissance), la vie. Cette dernière se situe là, maintenant, la mort viendra plus tard.

VL : Hélène est une personne que j'ai contacté assez vite. Ancienne élève de l'école d'art plastique, que je connaissais bien, j'ai pensé qu'elle pouvait tout à fait correspondre à l'état d'esprit de Mondes d'apparts. Elle est venue avec son amie Wanda avec qui elle était aux beaux arts de Cergy Pontoise à l'époque. Il se trouve que j'ai été aussi formée dans cette école, qui est assez particulière fantomatique et prétentieuse bref le lieu de l'illusion. Depuis elle a eu son diplôme et continue ses études à l'université de Mame-la-Vallée. Pour Mondes d'apparts, elles étaient les premières à y travailler. Elle m'ont demandé une cuisine pour rester dans un espace très domestique et assez intime. Elles ont évoqué la mémoire d'objets usuels que tout le monde connaît par-

fois kitchs ou émouvants, ces objets du quotidiens étaient voués à devenir sacrés. Après avoir disposé les objets sur le mur, elles les ont recouverts de peinture blanche comme pour les neutraliser ou les « purifier » selon un rituel de lancé de peinture. De l'autre côté en face du blanc, les murs sont entièrement noircis, évoquant le deuil, la fin....

Le titre Rénovation n°1 suppose qu'une suite viendra, ou pas, en tout cas, il y a de la re-naiissance dans l'air.

Cette œuvre fait écho à une autre proposition dans le musée qui est de l'autre côté du couloir : Liyun Chen, d'origine taïwanaise qui utilise la symbolique du noir et blanc, le Ying et le Yang.

Voyager et errer

Le cœur voyage
il vagabonde au sein
d'un environnement familier
ancré depuis des années
dans un nid aux souvenirs proches
Incessamment
les rêves pleurent
l'âme erre
Le vent emporte le temps
en l'emmenant
dans un coin inconnu
Le cœur voyage sans cesse
Après des années de familiarité
continuellement
Il erre, il voyage

Li Yun Chen

Chambre
Li Yun Chen
Voyager et errer



© Smail Azzi

Il n'y a pas beaucoup d'endroit pour exposer à Garges, c'est un peu difficile d'aller jusqu'à Lino Ventura qui est décentré et désert. Monde d'apparts, est un espace intéressant au coeur d'un quartier, c'est intéressant de sortir du lieu traditionnel d'exposition artistique. Le plan de l'appartement est bien organisé, bien découpé.

C'est la première fois que je participe à une exposition dans un appartement, tout l'immeuble devient comme un musée. La maison devient un lieu d'exposition. C'est très contemporain, cette mise en correspondance, d'associer les aspirations de la vie et celle de l'art.

L'appartement referme déjà beaucoup de "sentiments" pour les gens, avant même que l'on commence à y travailler dans une création artistique. L'œuvre créative rajoute beaucoup de sentiment, d'émotion. J'ai trouvé ça intéressant, d'emménager un musée dans la vie quotidienne. Dans ce musée en tant que spectatrice, ce qui m'a touché particulièrement, ce sont ces boîtes collées sur le mur de Nadine, les fantômes du « tissus de la mémoire » ou encore la chambre verte avec les meubles peints d'Hassan.

Pour ma pièce, J'ai cherché des idées propres à cette chambre. Elle m'a apportée des idées. La création est "révélée" avec la spécificité du lieu. Je concentre ma pensée à partir de ces contraintes de lieu spécifique et de ces sensations liées à ce lieu, son espace particulier. Ce projet d'exposition dans des appartements qui seront détruits,



© Li Yun Chen

c'est assez triste, c'est pourquoi j'ai essayé de montrer les visages de ceux qui ont longtemps habité ces appartements, avec beaucoup d'histoires.

Moi, j'ai voulu montrer la sensation de tristesse liée à la destruction. Peut-être que d'autres artistes vont exprimer la joie, ou la colère à travers différentes scènes. Mais d'autres comme Hélène et Wanda ont comme moi montré la tristesse. J'ai trouvé que dans cette exposition, on a mélangé différentes idées, ces différences sont intéressantes.

J'ai d'abord pensé au fait que ma création allait être détruite et que l'appartement renfermait déjà beaucoup de choses de la vie des anciens locataires, j'ai essayé de montrer ça.

Li Yun Chen







Petite Chambre
Enfants de la Maison des Arts
La chambre des rêves

Créer une chambre imaginaire où s'expriment des rêves en mêlant peinture, sculptures de jouets et mobiles à l'allure bizarre. Ces créatures monstrueuses flottent dans l'espace de la chambre et inspirent la candeur, l'horreur ou le trouble.

Projet réalisé entièrement par les enfants de l'EMAP encadrés par Raphaël Morère, animateur et Virginie Loisel à la direction artistique.



© Samir Azzi



© Virginie Loisel



© Aurélie Schweps

VL : Voici la dernière pièce du musée réalisée entièrement par les enfants qui fréquentent l'école municipale d'arts plastiques. Ils ont peint un monde imaginaire et coloré dans une chambre. Puis, ont fabriqué ces «monstres» d'objets récupérés. Le poupon assis sur son coquelicot est une pièce rapportée fabriquée par un adolescent du collège Henri Wallon au même moment, dans le cadre d'un projet que je menais parallèlement, *Remue ménage*.

Les enfants ont eu une grande place dans le projet. S'ajoutent à tous ceux déjà cités, un groupe du quartier qui ont contribué à réaliser deux fresques dans la rue en bas du musée et deux classes de l'école Jean de la Fontaine sont venues et investi les escaliers, une quarantaine d'enfants, de la peinture plein les mains.



Remerciements : Centre Technique Municipal, Service Nettoyage des bâtiments et Service Communication de la mairie de Garges-lès-Gonnesse

Financeurs : Ville de Garges-lès-Gonnesse, Bailleur Logirep, 3F, Conseil Général, Conseil Régional, l'État

